

De

l'Algérie au Congo

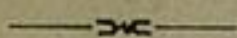
par le Tchad



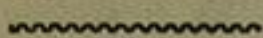
PAR

le Capitaine MÉTOIS

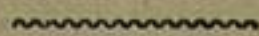
DE LA MISSION FOUREAU-LAMY



*Conférence faite à la Société de Géographie de Poitiers
le 27 juin 1901.*



PRIX : 1 fr. 50

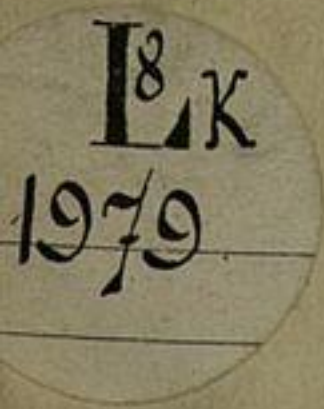


POITIERS

IMPRIMERIE BLAIS ET ROY

7, RUE VICTOR-HUGO, 7

—
1901



De
l'Algérie au Congo
par le Tchad



PAR

le Capitaine MÉTOIS

DE LA MISSION FOUREAU-LAMY

— DC —

*Conférence faite à la Société de Géographie de Poitiers
le 27 juin 1901.*

~~~~~

PRIX : 1 fr. 50

~~~~~

POITIERS
IMPRIMERIE BLAIS ET ROY

7, RUE VICTOR-HUGO, 7

—
1901

LK 8
1979



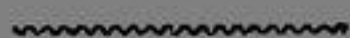
DU MÊME AUTEUR

EN VENTE A LA LIBRAIRIE MAUGUIN, A BLIDA

Au désert, brochure in-8 ^o	0.75
Impressions Sahariennes, vol. in-12.....	2.00

DE L'ALGÉRIE AU CONGO

PAR LE TCHAD



MESDAMES, MESSIEURS,

Il m'est particulièrement agréable d'avoir à exposer devant vous les opérations de la mission saharienne dont j'ai eu l'honneur de faire partie. Dans cette ville où j'ai passé la plus grande part de mes jeunes années, dans cet Hôtel-de-Ville où je signalais il y a douze ans mon engagement, vous avez voulu vous réunir pour donner à mon retour, comme à celui d'un enfant prodigue longtemps attendu, le cachet d'un événement heureux. Mesdames, Messieurs, merci !

Croyez bien que si les événements m'ont longtemps retenu loin du pays natal, je ne l'ai point oublié pour cela. Et plus d'une fois sans doute, le souvenir des vieux monuments dont notre ville est si fière, celui des riantes vallées de notre beau pays, est venu égayer pour moi les solitaires et mornes paysages du Sahara, dont la monotone grandeur, d'abord empreinte d'une indicible beauté, devient fatigante à la longue.

Et plus d'une fois aussi j'aimai me rappeler les anecdotes de mon enfance, du temps où je suivais gaîment les évolutions des régiments qui font en quelque sorte aujourd'hui partie de notre cité. Combien souvent j'ai songé à ce chef de bataillon du 125^e dont les hasards des manœuvres avaient fait l'hôte de mes parents, et dont les récits algériens, si pleins de couleur locale et si vivants, excitaient mon enthousiasme. Ce petit incident fut pour beaucoup, il n'en faut point douter, dans la décision que j'ai prise plus tard.

Puissé-je être aussi heureux que lui, et puisse le récit que j'ai à vous faire acquérir à la cause coloniale quelque nouvel enfant du Poitou !

Mais, avant de commencer ce récit, laissez-moi vous donner quelques explications sur l'origine et l'organisation de la mission.

ORGANISATION DE LA MISSION

Lorsque M. Foureau fut chargé, vers le commencement de l'année 1898, de la mission de traverser le Sahara, les nombreuses explorations qu'il avait déjà faites dans cette région le désignaient tout particulièrement pour une pareille entreprise.

Les résultats considérables, au point de vue scientifique, de ses précédents voyages avaient attiré l'attention de la Société de géographie de Paris, qui mit à sa disposition le legs Renoult des Orgeries. Ce legs fut d'ailleurs la principale ressource de la mission saharienne, ressource à laquelle vinrent ensuite s'ajouter, avec des subventions des ministères de l'Instruction publique, de la Guerre, des Colonies, des Finances, du Gouvernement général et des Conseils généraux de l'Algérie, des dons particuliers parmi lesquels je dois citer celui de M. Charles Dorian,

député, qui ne s'est pas contenté d'être un des membres les plus actifs de la mission, mais qui l'avait déjà puissamment aidée à se former.

M. Foureau avait précédemment acquis la conviction que la traversée du Sahara touareg ne pouvait s'effectuer que par une mission pacifique, mais cependant appuyée par une force assez considérable pour imposer le respect aux peuplades dont elle aurait à traverser les territoires. Tel était aussi l'avis du commandant Lamy, alors officier d'ordonnance du Président de la République, que des séjours prolongés dans l'extrême-sud algérien et tunisien avaient mis à même d'étudier cette question avec toute l'ardeur et la clairvoyance qui le caractérisaient.

Cette communauté de vues entre les deux hommes qui semblaient le mieux préparés à une tentative aussi hardie devait leur valoir, et leur valut effectivement, l'appui de tous ceux qui s'intéressaient aux questions sahariennes.

Et ce n'est aujourd'hui un secret pour personne que la haute influence de M. Félix Faure lui-même fut pour beaucoup dans le succès des démarches des deux explorateurs.

M. le ministre de la Guerre mit à leur disposition l'escorte qu'ils jugeaient nécessaire et tous les approvisionnements indispensables à cette escorte pour la durée du voyage.

Il est devenu trop banal de parler des difficultés que l'on éprouve toujours lorsqu'on veut organiser quelque chose pour qu'il me soit utile d'insister sur celles auxquelles durent se heurter M. Foureau et le commandant Lamy avant de pouvoir se mettre en route. La mission, définitivement constituée, comprenait, en outre de M. Foureau, chef de la mission, et de M. Villatte, attaché à l'observatoire d'Alger, qui devait le seconder dans ses observations astronomiques, M. le député Dorian, chargé d'une mission commerciale, M. du Passage, jeune naturaliste envoyé par le Muséum, et M. Leroy.

C'est le 20 septembre 1898 que la compagnie de tirailleurs algériens, aux ordres de M. le capitaine Reibell, qui devait constituer la plus grosse partie de l'escorte, quitta Blida pour être transportée, par voie ferrée, à Biskra, où se trouvaient déjà réunis la plus grande partie des vivres, des marchandises d'échange et du matériel nécessaires tant à la mission qu'à l'escorte. Là aussi nous attendait le petit groupe de 13 spahis algériens, provenant du 3^e régiment, qui constituaient la cavalerie de la

mission. Ce détachement était commandé par le maréchal des logis Belkassem ben Lalalli, qui avait déjà pris part, à peine âgé de quatorze ans, à la première mission du colonel Flatters.

De Biskra à Ouargla, le transport de tout le matériel et des hommes fut effectué par des chameaux de prestation, mis à notre disposition par le service des affaires indigènes, dont l'aide éclairée et désintéressée sut aplanir toutes les difficultés du début. On profita de ce trajet pour initier un peu les tirailleurs au maniement et à la conduite des chameaux.

L'expérience des précédentes missions parties pour le Sahara avait démontré la difficulté de trouver des convoyeurs indigènes prêts à suivre partout, et M. Foureau et le commandant Lamy avaient décidé de leur substituer les tirailleurs mêmes de l'escorte, sur la fidélité et la discipline desquels on pouvait compter. Ils ne pouvaient malheureusement offrir que cela et leur inexpérience, je dirai même leur maladresse, était, au début, au moins égale à leur bonne volonté.

Ce fut à Ouargla, ou plus exactement à Sedrata, à 4 kilomètres d'Ouargla, que la mission termina son organisation. L'escorte s'augmenta d'une section de tirailleurs sahariens, de la 1^{re} compagnie, commandée par le lieutenant Rondenay. L'effectif fut aussi porté à 277 hommes de troupes et 10 officiers, dont 2 médecins. Les quatre sections de tirailleurs algériens et la section de tirailleurs sahariens formèrent dès lors cinq unités distinctes, auxquelles s'ajoutaient le petit groupe des spahis et un groupe d'artilleurs dont les éléments avaient été pris parmi les tirailleurs algériens, mais qui, sous le commandement de M. le lieutenant de Chambrun, de l'artillerie de marine, furent bien vite en mesure de servir utilement les deux pièces de 37^m/_m dont disposait la mission.

Chaque section reçut sa part du matériel, des marchandises, des approvisionnements de guerre et de bouche. Les 1.000 chameaux et le harnachement qui leur était nécessaire, acheté par le service des affaires indigènes pour le compte de la mission, furent également répartis entre les sections. Enfin chacun des membres civils de la mission fut affecté à l'une des sections, dont le chef devait assurer le transport de ses bagages et fournir les hommes nécessaires à son service personnel.

Je vous demande pardon, Messieurs, d'entrer dans tous ces détails d'organisation si arides, mais ils étaient peut-être néces-

saïres pour bien faire comprendre que la dualité, qui semblait être constitutionnellement créée, entre la mission proprement dite et son escorte, ne pouvait pas exister en fait, que dès le début la fusion était complète, et devait le rester jusqu'au bout, l'intérêt de chacun ne pouvant plus dès lors que concourir à l'intérêt général.

Et c'est sans doute grâce aux sages mesures arrêtées d'un commun accord entre M. Foureau et le commandant Lamy, grâce aussi à l'exemple qu'ils ne cessèrent d'en donner eux-mêmes, que les membres de la mission saharienne peuvent aujourd'hui s'enorgueillir d'avoir pu réaliser cette chose si difficile : une entente parfaite entre tous, civils ou militaires.

DANS L'ERG

Tous ces préparatifs terminés, la mission quitta Sedrata le 23 octobre. La traversée du Grand Erg, déjà parcouru plusieurs fois par M. Foureau, et si parfaitement connu de lui, n'eût présenté aucune difficulté, grâce aux dispositions prises, sans l'inexpérience des hommes. Mais il fallait bien compter avec cette inexpérience, et les quelques chambaâ conservés au départ et répartis entre les escouades pour continuer l'instruction de nos chameliers improvisés ne pouvaient suffire à en faire disparaître les funestes effets. Le chargement des animaux constituait d'ailleurs une manœuvre de force d'autant plus pénible qu'elle se faisait toujours la nuit ; il demandait beaucoup de temps, et cependant les charges, mal arrimées sur des bâts mal ajustés, blessaient les chameaux, tombaient parfois, et, pour ne point laisser s'égrener la colonne, il fallait se résoudre à ralentir la marche à cause de ces accidents, à augmenter par conséquent la fatigue des étapes toujours longues en raison même de la nature du pays.

A l'arrivée, on recommençait, avec le déchargement et l'arrangement des bagages, la manœuvre si fatigante ; on conduisait souvent assez loin les chameaux au pâturage, sous la protection d'une garde assez forte pour faire face à tout événement, et ce n'était que tard le soir que les hommes pouvaient enfin

prendre un repos bien mérité, quand ils n'étaient pas de garde la nuit. Chaque soir, en effet, le camp formé en carré était entouré d'une double enceinte formée des bagages. L'enceinte intérieure constituait le parc à chameaux ; l'intervalle entre les deux enceintes était réservé aux hommes, qui couchaient chaque soir derrière le petit rempart ainsi constitué, à leur poste de combat, sous la protection des petits postes extérieurs placés en avant de chaque face et de chaque angle du carré.

Ainsi disposé le camp n'avait rien à craindre des attaques possibles, mais cette sécurité n'était obtenue qu'au prix des plus grandes fatigues.

Les séjours aux puits étaient loin de constituer une période de repos. Il fallait abreuver les chameaux, reconstituer la provision d'eau pour les jours suivants, en remplissant les outres et les tonnelets, et pour arriver à ce résultat, avec des puits dont le débit était insuffisant pour une caravane aussi forte que la nôtre, puiser nuit et jour. Enfin, près des puits, les pâturages sont toujours maigres, parce que trop souvent broutés, et pour notre nombreux troupeau, la nécessité se présentait d'aller chercher des pâturages à plusieurs kilomètres, par suite, d'augmenter l'effectif de la garde.

Mais toutes ces fatigues étaient acceptées de bon cœur par des hommes qui tous étaient des volontaires, et la mission atteignit sans incident Timassanine, à 450 kilomètres d'Ouargla, le 18 novembre. M. le capitaine Pein, commandant l'annexe d'Ouargla, qui devait appuyer notre mouvement en avant et nous faire parvenir par la suite plusieurs convois de ravitaillement, nous y avait précédés de quelques jours.

LE SAHARA DES AZDJER

La présence des indigènes qui avaient convoyé le capitaine Pein et sa petite troupe permit de leur acheter des bêtes nécessaires au remplacement de ceux des nôtres trop défectueux. Le séjour fut utilisé à remettre en état le matériel, qui avait beaucoup souffert, et l'on put repartir de Timassanine le 26 novembre dans de bonnes conditions. M. du Passage, dont la santé était gravement atteinte, resta avec le capitaine Pein pour ren-

trer en France quelque temps après. Jusqu'à Aïn-Hadjadj, où l'on arriva le 3 décembre, la route, plus facile que dans l'Erg, était encore connue de M. Foureau. Malheureusement, les pâturages étaient plus maigres, et la question du pâturage était pour nous capitale. Ce fut elle qui nous obligea à quitter Aïn-Hadjadj sans pouvoir attendre les chefs des Adzdjer auxquels M. Foureau avait donné rendez-vous en ce point. Ils n'y arrivèrent qu'avec quelques jours de retard et après notre départ.

Nous avons pris la route de l'oued Samen, qui avait été autrefois indiquée à M. Foureau comme la meilleure route du Soudan, guidés par un indigène qu'une patrouille avait rencontré et ramené au camp. L'oued Samen a d'abord une assez jolie vallée, couverte d'une végétation presque abondante et l'on y trouve en deux ou trois points des sources, autour desquelles étaient établis des campements d'Imrad azdjer, indigènes misérables, vivant du produit de leurs maigres troupeaux d'ânes et de chèvres, et des racines ou des graines qu'ils recueillent suivant la saison. Mais en le remontant on arrive bientôt aux sentiers épouvantables du Tindesset. Ce massif montagneux de grès ferrugineux, noirci à la surface, constitue un des pays les plus sauvages et les plus désespérément tristes qu'on puisse voir. Aucune végétation. Rien que la pierre noire, chaotiquement jetée en blocs énormes à travers lesquels il fallait faire défiler un à un, malgré leur résistance, nos mille chamcaux. Puis de temps en temps un ravin aux berges escarpées où l'on devait parfois ouvrir un passage à la dynamite. On partait le matin au petit jour, on marchait jusqu'à la nuit, et l'on n'arrivait pas à faire 20 kilomètres. Ajoutez à cela que sur ce sol trop dur on ne pouvait pas monter les tentes, que par cette altitude élevée — un millier de mètres — au mois de décembre, le thermomètre descendait à — 1° ou — 2°, que l'on ne pouvait pas faire de feu, le bois porté en surcharge par les chamcaux représentant la quantité strictement indispensable à la cuisson des aliments, et vous aurez une idée du repos que pouvaient prendre les tirailleurs après une journée écrasante passée à crier, gesticuler et pousser pour arriver à faire franchir à leurs animaux les véritables précipices à chaque instant semés sous leurs pas.

Enfin, le quatrième jour on arrivait en vue de la plaine d'Oudjidi, mais avant de l'atteindre on avait encore à descendre une falaise à pic de 300 mètres par un sentier dont je renonce à dé-

crire les difficultés. Cette descente périlleuse employa toute la journée. Quelques chameaux roulèrent avec leur charge au fond du ravin. Mais quelle satisfaction d'avoir enfin franchi cet obstacle que notre guide lui-même avait déclaré infranchissable à des animaux chargés !

Ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, les indigènes, dont les renseignements volontairement erronés nous avaient jetés dans cette impasse, nous apprirent plus tard que cette route était non point la meilleure, mais la plus mauvaise, et que nous eussions bien mieux fait de prendre celle du lac Menkhough, qui, sans être bonne, est au moins praticable. Jusque-là ils avaient toujours dit à M. Foureau, avec une unanimité touchante, exactement le contraire.

Après une journée de repos au pied même de la falaise, nous atteignions, le 20 décembre, le puits de Tikhammar, autour duquel se trouvaient des campements assez nombreux et bien moins misérables que ceux de l'oued Samen. On put faire avec les indigènes quelque commerce, et en dépit des larcins qu'ils essayèrent de commettre, les relations furent bonnes. M. Foureau retrouva là quelques indigènes qu'il connaissait et, grâce à eux, on put se procurer de nouveaux guides qui s'engagèrent à nous conduire jusqu'à l'Aïr.

L'horizon pouvait donc paraître moins sombre, malgré la nouvelle préoccupation qui venait nous assaillir. Epuisés par les marches pénibles et le manque de nourriture, nos chameaux dépérissaient à vue d'œil. Une trentaine des moins vigoureux avaient déjà succombé dans la traversée du Tindesset et la vallée de Tikhammar elle-même n'offrait que des ressources insuffisantes pour un troupeau aussi nombreux. Comme toujours le manque de pâturage précipita le départ, qui eut lieu le 27 décembre. La région toujours montagneuse était cependant moins difficile. Des vallées étroites, enserrées entre deux murailles de grès à pic atteignant parfois 200 mètres de hauteur, constituaient la route. Le passage de l'une à l'autre n'était pas toujours aisé, mais n'offrait rien de comparable aux difficultés des jours précédents.

C'est entre Tikhammar et Afara que la mission atteignit le point le plus élevé de son itinéraire, 4,450 mètres. — C'est là aussi que nous vîmes apparaître pour la première fois les granits. Il existe à deux jours d'Ahelledjem une mine de serpentine

où les Azdjer viennent chercher les pierres dans lesquelles ils taillent leurs bracelets.

La superposition des grès et des granits donne aux montagnes d'Afara des aspects fantastiques. La base des massifs, constituée de blocs énormes de granit, s'élève brusquement au-dessus du plateau à 200 mètres environ, surplombée elle-même d'une hauteur à peu près égale par une énorme couronne de grès.

Et tous ces pitons aux formes étranges, qui semblent jetés au hasard au milieu de la plaine, apparaissent de loin comme une énorme masse déchiquetée dans laquelle l'œil croirait reconnaître les ruines d'une ville gigantesque avec ses châteaux-forts, ses cathédrales, ses tours, ses monuments les plus divers.

Tout est étrange d'ailleurs dans cette région. Au pied même des montagnes, la plaine est parsemée de buttes sablonneuses, surmontées de quelques maigres tamarins, et qui ressemblent à d'énormes fourmilières. Qu'on donne un coup de pioche et l'on heurte une roche dure et grisâtre qui constitue la butte elle-même : c'est du sel, très impur il est vrai, car il contient 50 0/0 de sable.

Mais nous n'étions pas en mesure d'exploiter les mines de sel d'Afara, malgré la grosse valeur de cette denrée au Soudan. L'unique préoccupation était toujours le pâturage. Or la vallée d'Afara ne contient guère que du *guetaf* et des tamarins, plantes salées que les chameaux mangèrent avidement le premier jour, mais délaissèrent aussitôt.

Et l'on partit encore sans pouvoir attendre le convoi de ravitaillement que nous avait organisé M. le capitaine Pein. Une marche de 10 jours conduisit la mission à Tadent, où se trouvent de bons puits et d'assez bons pâturages, par conséquent des campements nombreux. Là enfin une partie du convoi de ravitaillement put nous rejoindre et sous l'escorte des Chambaâ qui l'avaient amené, pendant que nos animaux se refaisaient un peu avant le nouvel et terrible effort qu'on allait leur demander, M. Foureau et le commandant Lamy, accompagnés de MM. Dorian et Leroy, allaient, dans un raid de 5 jours, reconnaître le puits de Bir-el-Gharama, en réalité Tadjenout, où eut lieu le massacre du colonel Flatters et d'une partie de ses compagnons. Ce pieux hommage rendu à la mémoire de notre vaillant compatriote, avec un guide qui connaissait parfaitement le pays et les événements — s'il n'y avait pas lui-même pris part — leur

permit de reconstituer aussi exactement que possible la scène du crime et de rapporter les rares souvenirs de ce drame que le temps eût épargnés.

Il restait à franchir cette bande désertique redoutable et redoutée de tous qu'on appelle le Tanezrouft : près de 300 kilomètres sans eau, sans un arbre, sans un brin d'herbe. Les chameaux affaiblis, qui ne transportaient déjà que bien péniblement leurs charges du début, durent emporter en outre le bois et le fourrage, surcharge énorme eu égard à leurs forces, bien qu'elle ne constituât qu'une ressource dérisoire.

La mission quitta Tadent le 27 janvier. La route suivie fut d'abord le lit même de l'oued Tadent, mais on se trouva bientôt dans la vaste plaine désolée, sur une route parfaitement marquée où se voyaient les traces du passage récent des caravanes. Des traces anciennes aussi, car, dans cette région aride, nombreux sont les animaux — et quelquefois même les hommes — que trahissent leurs forces et qui s'arrêtent, épuisés, pour ne plus se relever. A chaque instant, un squelette blanchi à demi enfoui sous le sable s'offrait aux yeux comme une borne macabre qui indiquait, en même temps que la route à suivre, le danger qu'elle offrait. Plus que dans le Tindesset encore, on connut les fatigues surhumaines de la marche interrompue seulement quelques heures la nuit, car à la fatigue s'ajoutait la privation de nourriture. Depuis le départ, la viande consommée était celle des chameaux trop épuisés pour pouvoir suivre. Mais au degré de maigreur où se trouvaient ces pauvres bêtes, leur viande n'était plus mangeable; la ration se trouvait en fait réduite à 200 grammes de couscouss et à quelques dattes. Et c'est avec cela qu'il fallait marcher 14 heures par jour, s'arrêtant sans cesse pour essayer de relever un chameau tombé sous la charge. On ne pouvait plus songer à faire monter personne. Eclopé ou non, tout le monde devait marcher tantôt dans le sable où l'on enfonçait jusqu'aux chevilles, tantôt sur les rochers qui meurtrissaient les pieds à travers des chaussures usées.

Les hommes y résistaient cependant. Mais les chameaux ne pouvaient se nourrir avec la poignée de drin ou de dattes qu'on leur distribuait. 160 d'entre eux restèrent augmenter le nombre des squelettes qui jalonnent la route.

On ne put s'arrêter à Assiou, dont les puits sont maintenant à sec, et l'on se rendit à In-Azaoua, qui le remplace à présent

et où l'on arriva le 2 février. Les 274 kilomètres du Tanezrouft avaient été parcourus en 7 jours. Tout n'était malheureusement pas fini. A In-Azaoua il y avait de l'eau, mais pas un brin d'herbe. On ne trouva qu'à plus de 30 kilomètres de là un pâturage où nos chameaux retrouvèrent en abondance le *hâd*, cette plante si commune dans le Sahara algérien qu'ils préférèrent à toute autre.

Pendant le séjour à In-Azaoua, le lieutenant de Thézillat, escortant un nouveau convoi, nous rejoignit avec 30 spahis sahariens. Ce convoi avait lui aussi beaucoup souffert pendant la traversée du Tanezrouft, perdu beaucoup d'animaux et de charges ; les convoyeurs eux-mêmes, ayant manqué de prévoyance, avaient failli mourir de soif, et n'avaient été sauvés que par l'arrivée d'un convoi d'eau envoyé au-devant d'eux par le commandant Lamy.

L'état des montures du détachement de spahis sahariens ne lui permettait pas de reprendre la route du Nord, et le lieutenant de Thézillat et sa troupe suivirent à partir de ce jour le sort de la mission. Quant aux convoyeurs Chambaâ, débarrassés de leurs vivres qu'ils nous avaient remis, ils purent revenir vers le Nord, rapportant le dernier courrier qu'il ait été possible de faire parvenir en Algérie. Les communications étaient coupées avec la mère-patrie.

Avec les vivres qui venaient de nous être rapportés après les nouvelles pertes de chameaux qui continuaient malgré le repos, il ne fallait plus penser à enlever tout notre convoi. Une partie des approvisionnements fut laissée à In-Azaoua, dans une redoute en pierres sèches qui reçut le nom de Fort Flatters, et la section de tirailleurs sahariens du lieutenant Rondenayen eut la garde.

Nous nous trouvions d'ailleurs aux portes de l'Aïr, à 250 kilomètres du premier village, et l'on espérait trouver là facilement à louer des chameaux. Le premier échelon se mit en route le 12 février. Encore quelques étapes pénibles, et l'on rencontra bientôt des vallées dont la vue nous arrachait des cris d'admiration par leur belle végétation. Mais rien ne pouvait plus sauver nos chameaux épuisés ; chaque jour amenait une perte considérable. A l'arrivée à Ighezzar, le 24 février, le déchet total était de moitié.

La distance parcourue depuis Biskra était de 2.407 kilomètres ; d'Ouargla à Ighezzar, en dehors des quelques palmiers de Timas-

sanine, nous n'avions trouvé aucune trace de culture, à peine quelques campements dans l'oued Samen, Tikhammar, Afara, Tadent. Cependant on avait pu presque partout se procurer des ravitaillements. Indépendamment des convois amenés par les Chambaâ, quelques négociants Azdjer ou Touatiens étaient venus nous vendre des dattes provenant soit du Touat, soit de Djannet. Enfin les indigènes de l'oued Samen et de Tikhammar avaient livré contre des marchandises quelques chèvres et quelques moutons sans laine. Mais tout cela ne constituait que de bien faibles ressources et la ration à peine suffisante donnée aux hommes était toujours prélevée sur notre convoi.

Non seulement cette vaste région du Sahara des Azdjer ne produit rien, mais elle ne peut rien produire. C'est à peine si, dans les dépressions, il croît parfois quelques herbes, en général les mêmes que dans le Sahara algérien, avec des proportions différentes toutefois. Par ci par là un maigre gommier, qui ne dépasse guère la taille d'un arbuste. Ce n'est qu'en approchant d'Ighezzar que l'on trouva enfin, à Taghazi, à Tidik, à Tareuoui, d'assez beaux arbres : gommiers, jujubiers, et plusieurs autres espèces spéciales à ces pays dont je ne pourrais donner que les noms indigènes.

La faune est plus pauvre encore : de rares gazelles, quelques mouflons, quelques fenecks (*megalotis famelicus*), sortes de petits renards, quelques rats musqués. On vit cependant un jour les traces d'un fauve poursuivant une gazelle : c'était peut-être un guépard. A Taghazi, nous vîmes le premier échantillon d'une espèce d'antilope que nous devions rencontrer ensuite jusqu'au Tchad. Les oiseaux ne sont pas mieux représentés. Des saxicoles, des alouettes, des gangas, mais toujours en très petit nombre. Les seuls abondants sont le corbeau et le vautour. Encore est-il bien probable que la bande de ces rapaces que nous voyions tous les jours était toujours la même, attirée sur nos traces par les débris de toutes sortes qu'elle trouvait autour du camp.

Le Sahara des Azdjer ne peut donc être qu'un lieu de passage pour se rendre au Soudan, à moins qu'on n'y découvre quelque jour des mines de matières précieuses. A ce point de vue, la question reste entière. Les échantillons géologiques recueillis avec le plus grand soin par M. Foureau permettront sans doute de déterminer le plus ou moins de probabilité d'une découverte

de ce genre, mais il faut attendre que l'étude détaillée en soit terminée.

L'AÏR

Ighezzar n'est pas à proprement parler un village, mais une belle vallée dans laquelle se trouvent, du Nord au Sud, trois villages : Iferouan (corruption de Ifergan les Jardins), Zeloufiet, Tin-Tarouda (la ville des lances). En dehors de la vallée elle-même, les noms de ces trois villages voisins sont peu employés, et on les confond sous la dénomination générale d'Ighezzar (la vallée). Les indigènes se désignent eux-mêmes sous le nom de Kel-Ighezzar (les gens de la vallée). La mission s'installa près du premier village, Iferouan, dont les palmiers profilaient leurs feuilles aiguës sur le fond sombre de l'énorme massif qu'est le Tingué. L'accueil de la population fut presque enthousiaste. Le chef du village, El Hadj Mohammed, dont la gandoura bleu de ciel, cadeau de quelque marchand tripolitain, tranchait sur les vêtements bleu foncé de ses gens, était venu saluer M. Foureau et le commandant Lamy, accompagné des principaux du village, et pendant quelques jours ce fut une série interminable de conciliabules. El Hadj Mohammed venait sans cesse présenter aux chefs de la mission quelque nouveau chef des environs. Tous ou presque tous émettaient la prétention de faire payer un droit de passage. Un seul, qui paraissait le plus puissant de tous, Tegoumane, le chef des Kel-Fadé, homme superbe et très décoratif sous son burnous vert, ne réclama rien, et son exemple fit bientôt taire l'avidité des autres.

Tegoumane s'engagea même, après une assez longue discussion, à nous louer 400 chameaux pour ramener d'Inazaoua à Ighezzar les approvisionnements laissés en arrière. Mais une fois la promesse faite et les arrhes reçues, nous attendîmes en vain la livraison : les 400 chameaux ne vinrent point.

Ou du moins, quand ils arrivèrent, le 12 mars, ils étaient montés par des gens armés, réunion de tous les hommes valides de toutes les tribus environnantes, qui comptaient enlever, non les bagages d'Inazaoua, mais ceux d'Ighezzar, et pour leur compte. Ils s'avançaient en rangs serrés, au petit trot de leurs montures, psalmodiant des prières arabes, brandissant leurs lances ou leurs

sabres, et agitant leurs boucliers de peaux d'antilopes, qui, leur avait-on assuré, devaient arrêter nos balles.

Ils allaient bientôt voir le contraire, et avant même qu'ils eussent pu arriver jusqu'à la forte ligne d'abatis épineux qui formait notre enceinte extérieure et renforçait le petit rempart de bagages, leur tête de colonne s'arrêtait. Les chameaux, effrayés, sans doute, par le sifflement des balles, refusaient d'avancer, et les cavaliers, ne pouvant manœuvrer leurs montures, ne virent plus que la ressource de mettre pied à terre et de s'enfuir au plus tôt par où ils étaient venus, jetant leurs armes au hasard pour pouvoir courir plus vite.

Cette attaque peu redoutable laissait entre nos mains des trophées d'armes considérables et un grand nombre de chameaux. Malheureusement, beaucoup étaient blessés et hors d'usage, d'autres, suivant l'exemple de leurs maîtres, avaient pu s'enfuir dans les broussailles et il n'en resta guère plus de 20 qui purent être utilisés.

Il n'était dès lors plus possible de se faire des illusions sur les véritables dispositions des habitants. Les Kel-Ighezzar, en majorité sédentaires et cultivateurs, se déclaraient pour nous par crainte, et leur chef El Hadj Mohammed nous avait fait prévenir de l'attaque qui se préparait. Mais les nomades propriétaires de chameaux se montraient irréductibles et l'on ne pouvait compter les ramener avant de longues négociations.

Le commandant Lamy fit rentrer le troupeau qui se trouvait au pâturage à une trentaine de kilomètres dans l'Ouest dans la belle vallée d'Agouaou, et le 16 mars repartit pour Inazaoua avec un détachement de 150 hommes et tous les chameaux restant encore à la mission. Le voyage se fit rapidement sur un route déjà connue, mais non sans fatigue, à cause des chaleurs déjà fortes, et le 27 mars, à 7 heures du matin, le détachement arrivait à Inazaoua, où nous attendaient, avec une impatience qui ne se comprend que trop, le lieutenant Rondenay et ses hommes. Vivement, pendant que l'on abreuvait d'une part les chameaux, l'on se préparait de l'autre au départ, car, dans cette contrée dénudée où les animaux ne trouvaient aucune nourriture, il eût été trop dangereux de séjourner. Hélas ! on préparait aussi le vaste incendie qui allait dévorer la plus grosse partie de la fortune de la mission. Et le soir, quand on repartit, à 9 heures, à travers la plaine lugubrement illuminée, plus d'un se retourna,

le cœur serré, pour voir flamber ainsi ce qui représentait pour nous le fruit de tant de fatigues dans le passé, l'espoir de tant de bien-être dans l'avenir.

Encore si ce sacrifice eût dû nous permettre de marcher enfin librement ! Mais nos chameaux étaient décidément à bout et fondaient à vue d'œil. Au bout de deux étapes, il fallait recommencer, et dans un troisième sacrifice, quelques jours après, tout ce qui pouvait devenir la proie des flammes ayant disparu, on enfouissait pour les dissimuler aux rôdeurs touareg 20 charges de perles. Enfin le 7 avril le détachement rentrait à Ighezzar, et, malgré l'ennui des destructions commises, c'était la joie qui rayonnait dans tous les yeux, car la mission se trouvait enfin réunie, après 2 mois d'angoissante séparation. L'on éprouvait l'impression réconfortante de ne plus avoir personne en danger en arrière et de pouvoir partager tous le même sort, bon ou mauvais.

Pendant l'absence du commandant Lamy, M. Foureau, secondé par M. le capitaine Reibell, avait repris les négociations. El Hadj Mohammed s'était, sur leurs instances, mis en campagne, et espérait arriver à rassembler 800 chameaux nécessaires à la mission. Menzou Mili, vizir du Sultan d'Agadès, avait amené un petit convoi de mil. La récolte de blé et d'orge avait été faite à Ighezzar, et, devant les prix avantageux que nous offrions, nous avait été livrée presque tout entière. Les moyens dont on disposait pour réduire en farine le grain acheté étaient rudimentaires, mais tout le monde avait, depuis longtemps déjà, perdu l'habitude des exigences, et faisait avec entrain honneur à la simple soupe au blé. Quelques bœufs et moutons étiques, achetés également à Ighezzar, fournissaient une viande qui paraissait délicieuse après celle des chameaux mourants. C'était presque l'abondance !...

En attendant le retour d'El Hadj Mohammed et de ses 800 chameaux, nous allâmes à environ 50 kilomètres dans l'Ouest, près du puits d'Oumerret, chercher un bon pâturage pour les derniers survivants des nôtres. Nous eûmes là l'occasion de repousser un ghazi des Taïtoc. Cette tribu, pillarde et redoutée, fraction des Hoggar, venait périodiquement ravager les confins des parcours des Kel-Ouï, et ne fut pas peu surprise de nous trouver cette fois sur sa route. Son arrivée opportune nous permit encore d'ajouter à nos ressources quelques chameaux et le troupeau de chèvres



qu'ils laissèrent entre nos mains fournit la viande au détachement du pâturage qui n'en avait pas. Enfin la poursuite à laquelle il se livra permit au lieutenant Rondenay de reconnaître le pays jusqu'à 80 kilomètres dans l'ouest d'Ighezzar.

Après ces quelques jours d'espérance et de bien-être relatif, une nouvelle déception nous attendait au retour. El Hadj Mohammed était revenu ; il n'avait pu rien trouver. Les 800 chameaux promis se réduisaient à 15, qui étaient sa propriété personnelle. Or, le produit de la récolte d'Ighezzar commençait à s'épuiser, les convois envoyés d'Agadès étaient arrêtés en route et ne pouvaient arriver jusqu'à nous. La famine allait nous menacer de nouveau ! On partit.

Comme au départ d'Inazaoua, un premier échelon enleva ce que purent emporter les chameaux, laissant le reste à la garde d'un détachement commandé par le capitaine Reibell ; ce détachement n'avait rien à craindre que la famine, car le camp d'Ighezzar avait été solidement fortifié. Mais cette fois combien faible était la partie enlevée ! On ne put aller loin d'ailleurs. La deuxième étape nous amenait au village d'Aguellal, dont les habitants prirent la fuite à notre approche. Déjà le chef de ce village, El Hadj Sliman, avait été l'un des principaux organisateurs du ghazi du 12 mars. Il continuait son hostilité farouche.

Il fallait bien nous résigner à prendre ce que l'on ne voulait pas nous vendre. On établit un camp qui fut vivement entouré d'une forte ligne d'abatis épineux, près des puits d'Aguellal, et l'on commença une série de reconnaissances dont le but était de nous procurer par la force des vivres et des moyens de transport. La première, exécutée vers le Sud, au puits d'Achren, ramena environ 200 chameaux, quelques bœufs, quelques ânes. La seconde, dans les montagnes qui dominent la vallée d'Aguellal, permit de mettre la main sur la smalah d'El Hadj Sliman, qui de sa personne réussit cependant à s'échapper ; enfin la troisième vers le Sud-Ouest, au village de Sedaouat, nous livra, avec 150 ânes environ et une centaine de bœufs, un important approvisionnement de mil.

Nous échappions encore une fois à la famine, mais l'hostilité des Kel-Ouï se faisait plus violente que jamais.

El Hadj Yata, dont je n'ai pas encore parlé, bien qu'il fût venu à nous l'un des premiers, nous rejoignit à Aguellal. Ce vieillard — il avait plus de 80 ans — avait autrefois connu Barth et Erwin de

Bary, auxquels il était venu en aide. C'était un homme intelligent, un esprit curieux et chercheur, ami du progrès. Beau-père d'El Hadj Mohammed, il avait conservé sur ce dernier une grande influence, qu'il avait exercée toute en notre faveur. En raison de son grand âge, il s'était contenté jusque-là de nous témoigner ses bonnes dispositions par de fréquentes visites. Mais, quand il vit la gravité des circonstances, il n'hésita pas à se remettre en route. Grâce à lui, l'on sut qu'à l'instigation d'El Hadj Sliman, que la captivité des siens ne rendait que plus farouche encore, bien loin de l'abattre, un nouveau ghazi bien plus considérable que le premier se réunissait, que Moussa, le puissant chef des Ikazkazen-y avait donné son adhésion, et que son exemple entraînait beaucoup d'autres chefs d'abord hésitants !

Il devenait donc urgent de se rassembler encore une fois. La nécessité d'envoyer les animaux au pâturage au loin se faisait d'autant plus sentir que leur nombre avait augmenté.

Le camp devenait chaque soir une véritable ménagerie, où les cris de chameaux répondaient aux hennissements des chevaux, aux bêlements des chèvres, aux braiements des ânes. Tous ces animaux, non encore habitués les uns aux autres, se poursuivaient, se mordaient, ruaient, faisaient, en un mot, une véritable tour de Babel animale au milieu de laquelle nous passions des nuits fort désagréablement agitées. Mais le jour il fallait les envoyer chercher leur nourriture, sous la protection d'une garde assez forte, et cette division inévitable était une cause d'affaiblissement d'autant plus grande que l'existence du détachement d'Ighezzar diminuait le nombre des hommes disponibles. D'ailleurs, bien que les animaux, dont nous disposions alors, pour la plupart non encore dressés, fussent bien insuffisants, il était fort peu probable que l'on pût en augmenter le nombre.

La réunion des deux détachements fut donc réalisée, mais ce fut, comme la première fois, l'occasion d'un vaste incendie qui consuma la presque totalité des marchandises restantes.

Cependant le ghazi qu'El Hadj Yata nous avait signalé ne venait point vers nous. Sans doute attendait-il la reprise de la marche pour profiter du désordre que ne manqueraient point de créer dans le convoi des animaux non dressés, pour prononcer une attaque. Le commandant Lamy ne voulut point se prêter à cette manœuvre, et une nouvelle reconnaissance fut décidée, tant pour dissiper ce ghazi que pour essayer de mettre

la main sur les nombreux troupeaux qu'il protégeait et qu'on nous signalait dans la plaine de Talak. Cette reconnaissance, à l'effectif de 150 hommes, se met en route le 13 juin à 3 h. 1/2 du soir. Le commandant a l'intention de marcher toute la nuit pour surprendre au jour le rassemblement ennemi, mais, vers 10 heures 1/2, une lueur aperçue dans les montagnes semble être un signal qui indique que notre marche est éventée, tandis que le guide nous égare dans un ravin absolument impraticable. Il devient, dans ces conditions, d'une extrême imprudence de continuer la marche pendant la nuit, et l'on s'arrête pour ne repartir qu'à l'aube. Le guide retrouve sa route, et vers 6 h. 45 on atteint une belle vallée boisée. Des pluies récentes ont rendu le thalweg boueux et difficile. Le passage ne peut s'effectuer que chameau par chameau, et la petite colonne se reforme au delà. Soudain, au moment où les derniers chameaux viennent de franchir l'obstacle, des cris perçants retentissent à la queue de la colonne, auxquels répond presque immédiatement une fusillade qui devient de plus en plus précipitée. L'arrière-garde, commandée par le lieutenant Rondenay, brusquement assaillie par une trombe de plusieurs centaines de chevaux et de mehara, est rapidement ralliée par son chef et fait face aux ennemis qui l'abordent, sabre au clair, et la lance en avant. Sous le feu violent qui la décime, la cohue ennemie tourbillonne sur elle-même, et, malgré les efforts de ses chefs, se replie bientôt derrière une croupe où elle est à l'abri de nos coups.

Pendant ce temps, les autres fractions de la reconnaissance, vivement formées, gagnent les crêtes, d'où elles ouvrent le feu sur le gros de l'ennemi qui n'a pas le temps d'exécuter le mouvement tournant qu'il tentait sur la droite. La 1^{re} section, qui se trouvait de ce côté, prend vigoureusement l'offensive, et, bientôt appuyée par la 2^e, poursuit jusque dans les gorges le parti qui voulait nous tourner, tandis que la 3^e, venant renforcer les hommes du lieutenant Rondenay, achève de mettre en déroute l'ennemi qui fuit bientôt à toute allure, laissant sur place 30 morts et un grand nombre d'animaux tués. Malheureusement ce combat nous coûtait 1 mort : le caporal Billotet, et 5 blessés, dont le sergent Ducros.

On essaya en vain de poursuivre cet ennemi insaisissable. Pendant 3 jours, nos hommes à pied luttèrent de vitesse avec les mehara touareg et, à trois reprises, nous ne manquâmes

que de quelques heures l'ennemi qui levait le camp à notre approche. Les conditions étaient trop inégales, toutefois, et l'on se résigna à le laisser échapper pour rentrer à Aguellal, ne ramenant qu'un assez petit nombre d'animaux enlevés aux touareg. Pendant 7 jours, on avait marché sans relâche, n'ayant à manger que la chair des quelques bœufs qu'on avait trouvés, et le butin de guerre considérable que l'on ne pouvait que détruire ne rétribuait que bien faiblement l'effort accompli. Mais le combat de Guettra avait infligé aux Kel-Ouï une leçon sévère et qui devait leur suffire. Moussa, le chef des Ikazkazen et grand chef du rassemblement, avait lui-même été blessé. Son mehari était tombé entre nos mains avec tout son harnachement, et les lettres trouvées sur lui n'avaient pas seulement l'avantage de nous renseigner sur la formation du ghazi; elles nous fournissaient, en outre, la preuve qu'El Hadj Mohammed et El Hadj Yata nous avaient toujours fidèlement servis en s'y opposant de toutes leurs forces.

La reconnaissance de Talak nous avait débarrassés d'un danger immédiat. La situation n'en restait pas moins critique. Les vivres s'épuisaient, le pays ne pouvait plus fournir aucune ressource. Les moyens de transport étaient toujours insuffisants. En outre, l'on n'avait plus de guide. Pourtant il fallait aller de l'avant sans retard, ou c'était la mort par la famine.

On partit donc le 15 juin. Un nouveau bûcher reçut les dernières marchandises, les bagages des officiers, les effets de rechange des hommes. La mission ne conserva plus que ses cartouches. Les tirailleurs portaient eux-mêmes leurs vivres, et, presque aussi chargés que les ânes qu'ils conduisaient, durent faire les étapes en relevant comme autrefois les animaux à chaque instant tombés sous le faix, accablés par une chaleur torride.

On allait, à travers un pays montagneux, difficile, où le chemin, peu fréquenté, disparaissait sans cesse à travers les rochers. Pour le retrouver on n'avait qu'une négresse qui se rappelait vaguement être passée par là lorsqu'on l'avait amenée du Soudan en esclavage. Pareille marche eût été impossible sans les pluies récentes qui avaient mis aux creux des rochers de petites mares temporaires où l'on trouvait l'eau nécessaire à la colonne. Ces mares elles-mêmes firent bientôt défaut, et l'on allait connaître toutes les tortures de la soif, jointes à celles de la faim

qui ne cessaient guère, quand un coup de fortune vint nous tirer de ce mauvais pas.

Une erreur de la négresse-guide nous força un matin à faire demi-tour, et ce brusque mouvement en arrière surprit deux rôdeurs qui suivaient et épiaient notre marche. Ils voulurent s'enfuir : on tira. L'un deux fut tué, l'autre, seulement blessé, fut pris, et comme il connaissait parfaitement la route, il nous conduisit jusqu'à Aouderas, où nous arrivâmes le 6 juillet, le ventre creux, éreintés, mais en somme capables de marcher encore.

Le village d'Aouderas nous reçut bien. Seulement il était pauvre, contrairement aux renseignements recueillis, et ses ressources furent bien vite épuisées. Et quand, le 14 juillet, nous voulûmes célébrer la Fête Nationale, il fut bien possible de passer la revue traditionnelle, au grand ébahissement des touareg, d'exécuter des salves de réjouissance dont le but était encore plus de nous alléger que d'étonner la population — mais l'amélioration de l'ordinaire dut être oubliée. La ration de mil n'existait même pas ce jour-là, et l'on remplaça la soupe absente par un concert où chaque gradé français crut de son devoir de chanter au moins une chanson tandis que les indigènes, mis en train, remplissaient les intermèdes par des farces de leur goût.

Quelques jours après, un convoi de mil venu d'Agadès et un léger envoi du chef des touareg d'Afazaz nous permirent de prendre la route d'Agadès. Le village d'Aouderas nous avait fourni d'autre part, moitié de gré, moitié de force, quelques bourriquots, et, sans être facile, le trajet put être accompli dans des conditions honorables. La mission marchait peut-être encore mal, elle ne se traînait plus,

Ce fut avec une émotion bien compréhensible que nous arrivâmes le 28 juillet, vers 6 heures du matin, en vue d'Agadès. La ville sacrée de l'Aïr, jusqu'à ce jour inviolée, était là sous nos yeux, dressant son minaret qu'estompait légèrement la brume matinale. Qu'allaient être les dispositions des habitants à notre égard ? Le sultan avait bien envoyé la veille saluer les chefs de la mission et leur avait adressé un petit cadeau de viande sur pied et de grains. Plusieurs fois déjà, des envois de mil provenant de lui-même ou de ses vizirs nous étaient parvenus. Mais toujours il avait insisté pour nous faire prendre une route autre que celle de sa ville. Notre approche n'allait-elle pas dé-

chaîner une nouvelle explosion de fanatisme chez ces populations si faciles à émouvoir ?

Telle était la question qu'on se posait en installant le camp près du puits qui alimente la ville, au milieu de gommiers épineux, qui nous permirent de nous garder immédiatement par une forte ligne d'abatis.

Des marchands vinrent, le soir même, vendre des grains, du tabac, et diverses autres denrées, mais aucun grand chef ne parut. Ce ne fut que le lendemain que le Serki n'Touraoua — chef des étrangers — vint au camp, où il s'était d'ailleurs fait annoncer comme le sultan lui-même. Il fut reçu en grande pompe, puis, sa visite terminée, et sous prétexte de lui rendre des honneurs qu'il n'osa pas refuser, le commandant Lamy l'accompagna jusqu'à la demeure du sultan avec une escorte de 150 hommes, et traversa ensuite la ville en plusieurs sens, effectuant ainsi la reconnaissance de la place, au milieu des indigènes, muets de stupéfaction. Les clairons sonnaient leurs marches les plus vibrantes et tous les tirailleurs, serrant sur l'épaule droite l'arme chargée et prête à tout événement, marchaient fièrement, oubliant leurs fatigues passées, car ils comprenaient bien à ce moment-là l'immense honneur qui leur était fait d'être les premiers à escorter dans les murs d'Agadès la sainte le pavillon tricolore.

Le sultan d'Agadès est le chef nominal des touareg de l'Aïr. Son autorité, cependant, ne s'étend guère en dehors de sa ville, et dans cette ville même il est loin d'être un autocrate absolu. Les commerçants étrangers exercent une haute influence, partagée entre deux groupes rivaux : ceux du Touat et ceux de Rhat. Le véritable chef des nomades, dans la mesure où un chef peut être reconnu par ces peuplades assoiffées d'indépendance, est celui des Kel-Ferouan, puissante tribu, dont les campements se tiennent généralement autour d'Agadès.

Quoique assez bien disposé à notre égard, le sultan ne put donc pas faire grand'chose pour nous. Les commerçants consentirent à nous vendre des vivres, et le sultan lui-même ne put que réunir 7 chameaux et une trentaine de bourriquots, avec lesquels nous allions essayer de reprendre la marche. La veille du départ, le sultan signa un traité qu'on lui présenta et reçut un pavillon tricolore, qu'il promit de hisser sur sa maison chaque fois qu'un étranger se présenterait à Agadès. Il fournit, en

outre, un guide qu'il assurait excellent; la route du Soudan était, disait-on, facile; on y trouvait de l'eau tous les jours et des pâturages en abondance partout.

Mais dès la première étape, le 10 août, on put voir combien ces renseignements étaient erronés. Les puits d'Aballakh, où nous nous arrêtâmes, étaient presque à sec. C'était, au fond d'une cuvette sablonneuse, une série de trous de 2 mètres à 2 mètres 50 de profondeur, au fond desquels, une fois le sable enlevé, s'amassaient lentement quelques gouttes d'eau. En vain l'on approfondit ces puits, en vain l'on en creusa de nouveaux. L'on ne put trouver qu'une quantité d'eau très insuffisante pour les hommes — environ 2 litres pour chacun — et l'on dut reprendre la marche dans ces conditions déplorables pour gagner le puits suivant, où l'eau devait être abondante.

Pour éviter la chaleur du jour, à ce moment-là très grande, on partit à 4 heures du matin. Mais dans cette vaste plaine argileuse, le terrain était sillonné de crevasses profondes. Les animaux, extrêmement fatigués et n'ayant pas bu la veille, marchaient lourdement, s'empêtraient à chaque instant et tombaient. Ces accidents rendaient, par leur fréquence, la marche aussi lente que pénible. La tête de colonne n'atteignit les puits qu'à midi : ceux-là aussi étaient à sec.

Et pourtant à l'arrière-garde, encore bien loin, les bourriquets, absolument à bout, refusaient d'avancer. Les hommes avaient fait des efforts surhumains pour les faire marcher le plus longtemps possible. Puis, épuisés eux-mêmes, en proie à une soif ardente, ils étaient tombés à côté de leurs animaux immobiles. Et le sommeil les avait bientôt surpris, un sommeil de plomb, un sommeil de fièvre dont rien ne pouvait les tirer. En vain on leur parlait, en vain on les secouait, leurs yeux restaient fermés dans leurs faces congestionnées, et quand, par hasard, un mot s'échappait de leurs lèvres noircies, c'était celui-ci : à boire !

Devant de telles souffrances, la discipline, hélas ! perd ses droits. Il n'y avait plus qu'à attendre que les camarades de l'avant-garde, peut-être plus heureux, eussent trouvé de l'eau, qu'ils en rapportassent; il n'y avait plus qu'à veiller pour que l'attaque possible — n'est-ce point en de tels moments que les Touareg aiment attaquer leurs ennemis? — ne vint pas changer en désastre cette étape douloureuse — veiller, c'est-à-dire lutter

contre l'invincible sommeil qui alourdissait les paupières, après 2 jours de marche et 2 nuits sans repos; veiller, c'est-à-dire savourer la souffrance d'une soif atroce, avec l'angoisse de se demander si l'arrivée même de l'ennemi pourrait arracher à leur torpeur les tirailleurs étendus là, inertes, presque sans vie...

Plusieurs fois déjà, l'on m'a posé cette question: mais au cours de la mission, au milieu des dangers de toutes sortes qui vous assaillaient, ne vous est-il jamais arrivé d'avoir un moment de désespérance, d'éprouver l'impression d'une perte inévitable?

A cette question, Messieurs, sans vaine forfanterie, sans vouloir faussement faire étalage d'un courage inébranlable et que rien n'abat, je dois, en toute sincérité, répondre: « Eh bien, oui! ce jour-là j'ai cru que tout était fini, que tout était perdu!..... »

Mes craintes n'étaient point fondées, cependant. Après de longues et pénibles recherches qu'il devait lui faire lui-même, aidé de 2 ou 3 hommes encore capables d'être entraînés par son exemple, le commandant Lamy put découvrir, au creux d'un rocher, une toute petite mare d'eau, à moitié corrompue, sur laquelle se jetèrent avidement les hommes de l'avant-garde. Un peu réconfortés, ils purent dès lors être employés aux recherches, et l'on trouva un peu plus loin une vallée dans laquelle l'eau avait récemment coulé. En creusant le sable à une faible profondeur le précieux liquide apparaissait encore.

Bientôt un détachement partait porter des secours à l'arrière-garde et à 7 heures du soir toute la mission était réunie, sans qu'on eût à déplorer d'accidents graves de personnes.

Mais le débit de nos puits improvisés suffisait à peine aux besoins des hommes, et les animaux commençaient à mourir de soif. Le lendemain heureusement, le guide — qui le connaissait peut-être d'avance — signala à 5 kilomètres de là un *ghedir* abondant où l'on put enfin abreuver le troupeau.

Après une deuxième nuit de repos, au cours de laquelle quelques maraudeurs touareg nous causèrent une alerte qui coûta la vie d'un tirailleur, on transporta le camp près de ce *ghedir*, pour y abreuver de nouveau le troupeau et faire la petite provision d'eau que l'on pouvait transporter pour l'étape du lendemain. Un certain nombre d'ânes avaient succombé et leurs charges ne pouvaient plus être enlevées. On les dissimula dans des cavernes naturelles et l'on se remit en route à 5 heures du

soir, car la chaleur rendait la marche absolument impossible le jour.

Au bout de 3 heures de marche, on constatait que le guide, après avoir décrit une courbe que rien n'expliquait, marchait franchement vers le Nord, nous rapprochant d'Agadès. Erreur?... ou trahison?... On revint au ghedir d'Ighayen, où l'on arriva à minuit. Une embuscade tendue à l'endroit de notre premier bivouac mit la main sur trois indigènes qui répondirent aux questions posées qu'ils ignoraient absolument l'existence de la route prise la veille par notre guide. Celui-ci fut fusillé, et le soir même la mission repartait, guidée par les prisonniers qui affirmaient connaître parfaitement la route du Soudan par Abel-lama. Mais ils s'égarèrent eux-mêmes et ne purent retrouver ce puits. Il fallut encore revenir à Ighayen.

Pendant ces journées pénibles et infructueuses, les 8 jours de vivres emportés d'Agadès s'étaient épuisés. On ne pouvait plus songer à gagner le Soudan, et après une journée de repos, on reprenait en sens inverse les 70 kilomètres qui nous séparaient d'Agadès, *la terrible étape de la soif*. Les dispositions prises au départ d'Ighayen, mais surtout un orage bienfaisant qui inonda la plaine quand il nous restait encore 15 kilomètres à parcourir, la rendirent moins cruelle, et le 18 août, à 11 heures 1/2 du soir, nous étions en vue d'Agadès, où l'on entendait retentir des cris sauvages et les sons d'un monstrueux tam-tam; la ville était prévenue de notre approche et semblait prête à entamer la lutte. On attendit le jour, pour agir suivant les circonstances et selon l'attitude de la population.

Après les premiers moments d'effervescence causée par la surprise de notre brusque retour, elle fut pacifique. Le sultan nous envoya un émissaire, qui, après un rapide entretien de part et d'autre, revint informer les chefs de la mission qu'il serait fait droit à toutes leurs réclamations, et qu'ils n'avaient qu'à reprendre possession de leur ancien camp où des vivres allaient être portés.

Pendant 2 mois, les autorités d'Agadès, poussées d'une part à la résistance par les marchands de Rhat qui se déclaraient ouvertement nos adversaires, craignant, d'autre part, la destruction de leur ville si nous étions poussés à bout, oscillèrent entre la paix et la guerre, sans jamais se déclarer ouvertement. Les vivres n'étaient apportés chaque jour que sous la menace des canons

braqués sur la ville, et les chameaux, qu'exigeaient les chefs de la mission pour reprendre la marche, restaient introuvables.

Mais la saison des pluies, d'ailleurs assez faible dans l'Aïr, était finie. Les ghedirs qui existent un peu partout autour d'Agadès pendant cette saison étaient épuisés, et la population ne trouvait plus qu'aux trois puits qui alimentent la ville en tout temps l'eau qui lui était nécessaire. Nous campions près du meilleur de ces puits ; le commandant Lamy fit occuper les deux autres par des détachements solidement retranchés derrière de fortes lignes d'abatis épineux. Puis il fit prévenir le sultan que personne ne pourrait plus prendre d'eau tant que la mission n'aurait pas reçu les chameaux qu'elle avait demandés. Pris à leur tour par la soif, les Kel-Oui capitulèrent. Bientôt les chameaux nous étaient livrés.

Pendant ce long séjour on avait pu reconstituer tant bien que mal un nouveau matériel chamélique. Les tirailleurs, auxquels on avait déjà demandé tant de choses nouvelles, s'étaient improvisés tanneurs et avaient fabriqué, avec la peau des chèvres tuées, des outres destinées au transport de l'eau. Avec les nattes en palmier doum fabriquées à Agadès, qui remplacèrent la toile, le bois et l'herbe ramassés autour du camp, ils avaient confectionné de nouveaux bâts de chameaux, et si tout ce matériel n'était pas brillant, il permettait du moins de marcher.

Le 17 octobre, à 4 heures 1/2 du soir, la mission quitta définitivement Agadès au milieu des acclamations enthousiastes des indigènes, peu habitués à la modération dont nos chefs avaient su faire preuve, en dépit des difficultés de cette période angoissante. Nous allions revoir pour la troisième fois cette plaine aride de l'Azaouakh, qui avait failli nous être fatale. Nous étions, il est vrai, prémunis contre tout danger, mais non contre les fatigues. La quantité d'eau emportée dans nos outres improvisées était minime, et il fallait faire d'une traite 86 kilomètres qui séparent Agadès d'Abellama, où nous arrivions le 18 octobre à minuit. La colonne était cette fois guidée par le vizir Menzou Mili lui-même, qui nous donnait une nouvelle preuve, mais non pas la dernière, de sa bonne volonté.

Le trajet s'accomplit sans incident, à travers le Tagama, par une série d'étapes de 58, 40, 56 et 50 kilomètres, pour arriver au Damergou au village de Gangara. Après la forêt monotone du

Tagama, au sous-bois tapissé d'une graminée — le *Karendjia* — dont les graines, vigoureusement armées, étaient une cause continue de souffrances pour nos hommes sans chaussures, c'était une bien agréable surprise que les terrains mamelonnés du Damergou, couverts à perte de vue de culture de mil. Les habitants nous recevaient fort bien et chacun éprouvait l'impression de trouver enfin cette terre promise si longtemps annoncée : le Soudan.

Encore un effort seulement, une étape de 84 kilomètres pour traverser la zone de forêts qui s'étend entre le Damergou et Zinder, et l'on atteignait le 2 novembre ce dernier point, où nos hommes faisaient leur entrée, déguenillés, pieds nus, mais conservant tout de même une fière allure, au milieu du détachement de Soudanais du sergent Bouthel, et de la brillante cavalerie du Sultan venus à notre rencontre. Tout n'était pas fini, mais le temps des dures épreuves semblait passé.

L'Aïr n'est cependant pas le pays aride que pourraient faire supposer les difficultés presque insurmontables que nous y rencontrâmes. C'est un vaste massif de montagnes granitiques, qui semble incliné vers l'Ouest, et dont toutes les vallées vont rejoindre les affluents à sec du Niger. Ces vallées sont fréquemment couvertes de beaux arbres, gommiers pour la plupart, mais auxquels s'ajoutent d'autres essences : jujubiers, capparis sodata, callo-trapis procera, etc... Quelques-uns comme l'Aderas, qui a peut-être donné son nom à Aouderas (contraction de oua n'aderas, celui de l'aderas) sont résineux. Quelques vallées sont couvertes de palmiers doum, et nous vîmes aux deux points d'Ighezzar et d'Aouderas des palmiers-dattiers, dont les fruits supportent facilement la comparaison avec ceux du Touat et de Bilma.

Le blé et l'orge cultivés à Ighezzar donnent de très belles récoltes, et les sols fertiles, où ces cultures pourraient être étendues, ne manquent pas. Mais il faut arroser avec l'eau que des puits seuls peuvent fournir, et les Touareg sont rarement capables de réaliser un pareil effort. Ils préfèrent en général les travaux de la petite industrie, et ils fabriquent volontiers de jolies *rhallas* (selles de chameaux) et d'élégants objets en cuir dont ils trouvent l'écoulement chez leurs voisins du Nord.

Au point de vue commercial, l'Aïr est un pays de transit, dont Agadès et Ighezzar, les deux portes extrêmes, paraissent les points importants. Les Kel-Ouï commercent peu par eux-mêmes,

mais ils convoient volontiers les marchandises des négociants venus de Tripoli, Ghadamès et Rhat d'une part, du Touat d'autre part.

Les petits produits de leur industrie, les recettes provenant de leurs transports, enfin leurs troupeaux leur servent à se procurer au Damergou le grain nécessaire à leur subsistance. De sorte que, bien que le Damergou soit sous la dépendance politique de l'Aïr, il en est en réalité le grenier, et c'est ce qui permet de penser que l'occupation de l'Aïr sera toujours inutile, celle du Damergou devant suffire à amener la soumission des Kel-Ouï.

Nous avons vu peu de chameaux dans l'Aïr puisqu'on les faisait disparaître devant nous, mais tout montre, aussi bien les habitudes des Kel-Ouï que les renseignements recueillis et les traces observées, qu'ils sont très nombreux, et que c'est là la principale ressource des indigènes. Les beaux troupeaux de bœufs, d'ânes, de moutons et de chèvres qu'ils possèdent aussi ne constituent qu'un appoint d'une importance relative.

De même que la végétation qui permet l'existence de ces troupeaux, la faune est beaucoup plus riche que dans le Sahara des Azdjer. Antilopes, gazelles, sangliers ne sont pas rares ; les lièvres pullulent ; la perdrix abonde, les tourterelles sont innombrables et nous vîmes là les premières pintades. Les habitants d'Agadès ont, d'ailleurs, des pintades et des pigeons domestiques, qui complètent avec de nombreux poulets leurs basses-cours, et ils possèdent même quelques autruches privées.

Quant aux petits oiseaux, ils sont très nombreux et d'espèces variées, et peut-être en existe-t-il de nouvelles. Il est très regrettable que la destruction des engins de chasse n'ait pas permis de rapporter une collection complète, et qu'on ait été obligé de s'en tenir à des descriptions prises au vol, c'est le cas de le dire.

L'Azaouakh et le Tagama, vastes plaines, dénudées pour le premier, boisées pour le second, constituent, entre l'Aïr et le Damergou, une nouvelle région désertique qui n'est pour les Kel-Ouï eux-mêmes qu'un lieu de passage. C'est en revanche un pays de chasse merveilleux où la girafe s'ajoute fréquemment à toutes les espèces observées dans l'Aïr.

Toutes ces régions ne présentent d'ailleurs qu'un intérêt secondaire, puisque, comme je l'ai déjà dit, la clef qui les ouvre se trouve dans le Damergou et à Zinder, ainsi que nous allions le voir.

ZINDER

L'arrivée à Zinder nous ménageait une déception.

Après les douloureux événements qui marquèrent la fin de la mission de l'Afrique centrale, le lieutenant Pallier, qui avait pris le commandement, avait pu entrer en relations avec M. Foureau. Une lettre reçue par ce dernier à Agadès lui annonçait la décision qu'avait prise Pallier de ramener au Soudan les soldats les plus compromis dans les révoltes qui s'étaient produites, en laissant à Zinder, avec les lieutenants Joalland et Meynier, la fraction la plus solide de ses troupes qui pourrait ainsi nous servir de point d'appui pour continuer notre route vers l'Est. Il laissait également à Zinder un troupeau de 300 chameaux qui nous étaient destinés.

Mais M. Joalland avait cru devoir partir pour le Tchad, ne laissant plus à Zinder qu'un détachement de 100 hommes commandés par le sergent Bouthel.

Une fois encore nous étions arrêtés par le manque de moyens de transport. Tandis que le commandant Lamy cherchait à en réunir de nouveaux, le sultan de Zinder lui demanda son concours contre le chef d'un village situé dans l'Ouest, qui, fort de l'appui du sultan de Tessaoua, refusait de payer l'impôt à son nouveau chef. Il fallait, avant tout, assurer à notre protégé l'obéissance de ses sujets, et le commandant se mit en campagne avec une partie de l'escorte. Après quelques engagements, d'ailleurs sans importance, le chef révolté avait fait sa soumission et le sultan de Tessaoua et Maradi, qui avait pris la fuite, était remplacé par un nouveau sultan, reconnu par tous les chefs de villages, et qui se plaçait lui-même sous la protection de la France. Les cadeaux des deux Sultans de Zinder et de Tessaoua, les indemnités de guerre imposées aux villages rebelles, nous rendirent propriétaires de près de 300 chevaux.

Pendant que le commandant Lamy opérait cette tournée de police, qui plaçait définitivement sous l'autorité française un pays déjà compris dans notre zone d'influence, le capitaine Reibell, resté à Zinder avec le reste de la mission, continuait activement les négociations qui tendaient à nous procurer des chameaux. Il vit venir à lui, à cette occasion, tous les chefs Kel-Ouï, jusque-là invisibles. En dehors du sultan d'Agadès, dont l'autorité n'est

que nominale, la confédération des Kel-Ouï a un autre chef élu comme le sultan, mais, comme lui, toujours pris dans une des deux familles, qui, de toute antiquité, fournissent ces dignitaires. Cet autre chef est l'Anastafidet, sorte de grand juge qui règle, quand il le peut, les conflits survenus entre les tribus. Ni l'Anastafidet, ni aucun des chefs nomades, qui presque tous ont leur domicile dans le Damergou, ou à Alakhos, l'Aïr n'étant pour eux que le pays de parcours de leurs troupeaux, n'avaient voulu venir à nous. Dès qu'ils nous virent à Zinder, dès qu'ils s'aperçurent que notre installation était définitive, tous arrivèrent ou écrivirent des lettres, protestant de leurs bonnes intentions qu'ils faisaient porter par des membres de leur famille. Ils invoquaient même notre appui les uns contre les autres et il ne se passait pas de jour que Mallem Iharo ne présentât au capitaine quelque nouveau personnage.

Mallem Iharo est un riche commerçant d'origine Kel-Ouï. Il se trouvait à Kano lors du passage du colonel Monteil, et eut avec ce dernier d'excellentes relations. C'est dans sa maison, mise à la disposition du capitaine Cazemajou, que l'escorte de celui-ci opposa à l'armée du sultan Ahmadou la belle défense que l'on sait. A l'arrivée à Zinder, après le combat qui lui livrait la ville, Pallier voulut, en reconnaissance du service rendu, nommer sultan Mallem Iharo, qui refusa. Ce fut lui que les chefs Kel-Ouï prirent pour intermédiaire pour se faire pardonner leur attitude passée. Mais le capitaine se montra inflexible, tout en sachant leur faire espérer qu'il ne le serait pas toujours, et enfin pour prouver d'une façon éclatante leurs bonnes intentions, les Kel-Ouï se décidèrent à nous faire gracieusement cadeau de 200 chameaux. La mission allait pouvoir reprendre sa marche, et quitter Zinder, où nos hommes avaient trouvé pendant deux mois une véritable abondance, qui leur avait permis de se refaire et d'oublier les fatigues et les privations passées.

Zinder est une fort jolie ville d'environ 10.000 habitants, fort pittoresquement à cheval sur de faibles collines granitiques qui émergent de la plaine. Ses constructions, pour la plupart en terre battue, sont ombragées de grands arbres : jujubiers, rôniers, gommiers, baobabs, du plus bel effet. La ville est entourée d'une enceinte continue constituée par une muraille de 7 à 8 mètres de haut, percée de sept portes dont les battants sont garnis de blindages en fer. Cet appareil défensif considérable n'a même

pas été utilisé ; la population est très paisible et ne marche au combat que lorsqu'elle ne peut faire autrement.

C'est un centre commercial important, et qui ne peut que s'accroître, car c'est une des portes du Soudan. Le marché quotidien est fort animé ; et l'on y trouve les produits les plus invraisemblables, depuis la feuille de baobab, utilisée comme nourriture par les pauvres, jusqu'aux berlingots, friandises des riches, depuis les solides étoffes dites de Kano jusqu'aux moindres bibelots européens, des esclaves qui attendent philosophiquement leur acheteur, des chevaux, des bœufs, des moutons, mais une des choses les moins curieuses n'était certes pas les rôtisseries en plein vent dont les produits étaient, ma foi, fort appétissants.

Il ne se fait d'ailleurs sur ce marché qu'un commerce de détail. Les transactions sont facilitées par l'emploi de coquillages, et pour les grosses sommes, des thalers de Marie-Thérèse qui valent environ 5.000 coquillages. Quant au grand commerce, il se fait chez les Tripolitains, qui occupent tout un quartier de la ville, et aussi chez Mallem Iharo.

A 1 kilomètre au nord de la ville, se trouve maintenant le poste français, qui occupe l'emplacement de l'ancien village de Mallem Iharo, lequel en a fait don à la France. Il est placé sur le point le plus élevé des collines, de manière à dominer la ville de Zinder et le village de Zingou.

Zingou est la ville touareg. C'est là qu'habite Mallem Iharo, au milieu d'une population qui le vénère et le reconnaît pour chef, bien qu'il ne porte aucun titre. A la saison sèche, quand les Kel-Ouï reviennent de l'Aïr, la plaine est couverte de campements, qui constituent, prétend-on, une agglomération de 20.000 personnes. C'est donc la ville touareg à côté de la ville haoussa, et sans conflit, sans guerre, la première gagne lentement sur la deuxième.

Les habitants de Zinder vont peu à Zingou, mais ceux de Zingou viennent librement à Zinder, particulièrement au marché du jeudi. Déjà Mallem Iharo a plus d'influence que le sultan lui-même, et Ahmadou, qui nous voulut faire la guerre, ne fut pas secondé parce que Mallem Iharo n'était pas de son avis.

La situation actuelle de Zinder permet sans doute de se rendre compte de la manière dont l'autorité des Kel-Ouï s'est étendue sur Agadès, et celle d'Agadès, de prévoir l'avenir réservé à Zinder si notre occupation n'était venue modifier les événements.

Respectueux de la tradition, les Kel-Ouï auraient laissé au Sultan de Zinder un fantôme de pouvoir comme ils l'ont fait pour celui d'Agadès, sultan noir de sujets en majorité blancs, ou ayant du sang blanc, mais ils auraient continué lentement leur mainmise sur toutes les ressources du pays ; ressources que d'ailleurs, avec leurs procédés de pasteurs paresseux et pillards, ils auraient immanquablement taries.

Actuellement l'autorité du sultan de Zinder s'étend encore sur tout le pays de Demaguerem. La campagne aux environs même de la ville est couverte de fort belles cultures de mil. A quelques kilomètres dans l'Ouest, se trouvent une série de cuvettes, dans lesquelles croissent des palmiers-dattiers ; le nombre n'en est pas inférieur à 10.000, mais la production n'est pas en rapport avec le nombre, la culture étant mal faite ; les dattes ressemblent à celles provenant de Bilma, quoique peut-être un peu meilleures. A côté de ces dattiers, comme d'ailleurs en plusieurs autres points, à Mirria, à Delladi, se trouvent des jardins où l'on cultive du tabac, des oignons, du coton. En dehors de leurs cultures, les indigènes élèvent une assez belle race de chevaux, et ont des troupeaux de bœufs dont ils se servent quelquefois pour le portage. Partout le pays respire l'aisance et même la richesse. Plus dans l'Est, le Manga, qui dépend aussi du sultan de Zinder, est peu cultivé, les indigènes se contentent d'exploiter le sel des lacs qui couvrent la région, et cette industrie les faisant vivre largement ils négligent la culture.

Un grand nombre de caravanes venant du Nord s'arrêtent à Zinder, et l'impôt qu'il prélève sur elles est la plus belle ressource du sultan. Ce mouvement considérable doit encore être augmenté, grâce à la sécurité que nous établirons dans cette région, et il est à ce sujet permis de concevoir une espérance. J'ai déjà parlé plusieurs fois de Mallem Iharo. Ce riche commerçant est en même temps un homme actif, entreprenant, d'une intelligence peu commune, d'un esprit remarquablement ouvert au progrès. Il tient à faire son pèlerinage à la Mecque, et a l'intention bien arrêtée de venir à cette occasion visiter Tunis. Il ne faudrait sans doute pas beaucoup insister — si nous n'y avons déjà réussi — pour lui faire ajouter à son itinéraire, Alger et la France. Les nombreuses caravanes qu'il met en route vont généralement charger à Rhat des marchandises venues de Tripoli. Mais quand on lui parla de venir prendre charge à Ouargla, cette

idée ne parut nullement l'effrayer, et souvent, de lui-même, il demandait à chacun de nous des renseignements qui montraient son intention bien arrêtée de modifier son itinéraire habituel s'il y pouvait trouver quelque avantage. Il y a certainement là, pour le représentant du gouvernement à Zinder, l'occasion d'exercer une influence heureuse pour le commerce national, et je ne doute pas que si l'on sait profiter de cette occasion, ce soit par Mallem Iharo que puisse s'ouvrir définitivement la route Ouargla-Zinder. Les marchandises d'exportation y sont assez rares, il est vrai. Mais puisque les plumes d'autruche et les cuirs qui en forment la majeure partie peuvent occasionner quelque profit aux commerçants qui les prennent à Tripoli en échange de leur cotonnades, il semble bien qu'il doive aussi être possible de réaliser des bénéfices en les faisant venir à Ouargla.

La mission quitta Zinder en deux échelons, les 26 et 29 décembre 1899. Elle y laissait M. Dorian et M. Leroy, qui devaient rentrer en France par le Soudan. Avant de partir elle avait rendu les derniers honneurs aux restes du colonel Klobb, rapportés par le commandant Lamy de sa reconnaissance de Tessaoua, et à ceux du capitaine Cazemajou et de l'interprète Olive, retrouvés à Zinder par le lieutenant Joalland. C'est, hélas ! une constatation bien triste à faire que toujours la domination sur une région nouvelle s'affirme par l'inauguration d'un cimetière. Mais malgré le sentiment de tristesse inséparable d'une semblable cérémonie, c'était pour nous une patriotique satisfaction, puisque nous étions arrivés trop tard pour pouvoir empêcher le crime, de pouvoir au moins rendre les derniers honneurs à celui qui eût dû être notre chef. Nous marchions tout d'abord sur les territoires dépendant du sultan de Zinder, dont les envoyés nous accompagnaient. Chaque jour, au village où nous nous arrêtions, la diffa nous était offerte, et partout nous pouvions constater l'empressement de ces populations pacifiques à notre égard.

LE TCHAD

Les deux échelons se réunirent à Adeber, le 9 janvier, au moment d'entrer sur les territoires placés sous la domination de Rabah. L'étape suivante nous amenait sur les bords de la Koma-

dougou Yobé, la première rivière d'eau courante rencontrée depuis l'Algérie. Mais en ce point, jadis fertile et prospère, Rabah était passé : il ne restait plus que les vestiges de l'ancien village de Couigom. Il nous fallut aller jusqu'au village de Bagra, situé sur la même rivière, pour trouver une population qui, s'étant soumise sans combat, avait été épargnée.

Cependant, cette population avait conservé intact le souvenir de ses anciens chefs, et s'empressa d'acclamer et d'élever sur le pavois l'héritier du cheik de Kouka que Rabah avait détrôné : Aneur Sinda, qui nous avait suivis, escomptant sans doute le mouvement d'insurrection dont nous étions les témoins.

A partir de ce moment, Aneur Sinda mit tout en œuvre pour nous entraîner contre Rabah. Les renseignements qu'il faisait parvenir étaient non point l'expression de la vérité, mais élaborés de manière à nous entraîner dans la voie qu'il désirait nous voir suivre. C'est ainsi que nous arrivâmes sur le Tchad pour suivre dans la direction du Sud la rive ouest de ce lac qui semble avoir exercé, depuis quelques années, une véritable fascination sur tous les explorateurs africains. C'est ainsi que nous atteignîmes Kouka, dont les ruines lamentables semblent rester là pour témoigner de la puissance de destruction de l'usurpateur du Bornou.

Mais là, Aneur Sinda, qui s'était peut-être trompé lui-même à l'ardeur de ses désirs, fut bien obligé de reconnaître son erreur. Rabah n'était ni mort ni blessé, contrairement à ce qu'on nous avait dit ; la mission Gentil était, après le combat de Kouno, dont on nous parlait pour la première fois, repartie on ne savait où, et de ce côté du Tchad, on n'avait pas davantage de nouvelles de la mission Joalland. Avant de se heurter aux forces de Rabah, le commandant Lamy voulut d'abord assurer la jonction avec les autres colonnes françaises et reprit, sans hésiter, la route du Nord, qui allait nous faire suivre les rives du grand lac sur plus des deux tiers de son pourtour.

L'aspect de ces rives est extrêmement varié. Tantôt elles sont encombrées de plaines marécageuses où croissent des roseaux qui masquent la vue du large et abritent des troupes d'éléphants ; tantôt les vagues véritables que soulève la brise viennent mourir dans une vaste et grasse prairie où gambadent des milliers d'antilopes ; tantôt des collines boisées viennent, pour ainsi dire, baigner leurs pieds dans les flots ; parfois aussi l'on

traverse de superbes plantations de coton qui viennent témoigner que l'homme ne perd jamais ses droits. Mais les parties cultivées sont malheureusement des plus rares, car les Boudouma, pirates habitant les îles, ravagent impitoyablement toutes les plantations des côtes.

Les quelques villages qui bordent cette rive, Baroua, Oudi, Nguigmi, ont à peu près abandonné leurs cultures et ne se livrent plus guère qu'à l'exploitation du sel — si l'on peut appeler ainsi ce produit — qu'ils tirent des cendres de certaines plantes. Nguigmi était même, au moment de notre passage, complètement abandonné, car sa position, presque à la pointe nord du lac, soumet ce village aux déprédations des Boudouma, des Oulad-Sliman et des Tebou. Pourtant Nguigmi fut autrefois un point important, car c'était une des principales étapes de la route très fréquentée de Tripoli à Kouka. Un traité passé avec le sultan des Tebou place ce pays sous notre autorité; les Ouled-Sliman n'ont guère paru qu'en fantômes, mais il est à prévoir que l'occupation du Kanem les obligera à faire leur soumission, et le point de Nguigmi pourra retrouver toute son importance passée, s'il n'est pas possible d'y attirer la plus grande partie du commerce considérable qui se faisait à Kouka, actuellement détruite.

Au Nord et à l'Est, le lac n'est plus le même. Le terrain sablonneux vient s'arrêter en dunes peu élevées, aux pentes brusques sur les rives, et les eaux pénétrant dans les dépressions forment une série de lagunes dans le dédale desquelles les guides ne se retrouvent souvent qu'avec peine. Ces lagunes, qui ne communiquent avec le grand lac qu'aux hautes eaux, sont souvent natronées et leur eau n'est que rarement potable. Cette partie des bords du lac est absolument inculte. Les incursions des Ouled-Sliman, tribu arabe qui a établi sa domination sur le Kanem, d'une part, celles des habitants des îles, de l'autre, ont réussi à créer une zone en quelque sorte abandonnée. Lorsque, par hasard, on aperçoit un village, on en est séparé par un bras infranchissable du lac; quant aux habitations de la terre ferme, elles se trouvent à près d'une journée de marche dans l'intérieur.

Les renseignements des indigènes signalaient la présence d'une troupe française à Debenemdji, dans le Kanem. C'était sur ce point que nous nous dirigions. Nous y rencontrâmes, en effet,

le lieutenant Joalland, qui, à l'annonce de notre arrivée, avait de sa personne rallié le petit détachement qui occupait le Kanem. Le reste de sa troupe était sur le Chari, avec le lieutenant Meynier, échangeant chaque jour des coups de fusils avec les Sofas de Rabah qui occupaient, de l'autre côté du fleuve, la place forte de Goulfeï. Joalland nous apprit que Rabah, avec le gros de ses forces, était dans sa capitale, Dikoa; ses troupes occupaient en outre sur le Chari, Goulfeï, Mara, Koucheri et Karnak-Logone. Son fils aîné, Fadel Allah, était arrivé quelques jours auparavant à Goulfeï.

Le commandant Lamy n'hésita pas, et quoique la mission vînt déjà de parcourir sans repos, depuis la Komadougou Yobé, une distance de 449 kilomètres en 15 jours, il donna sans tarder les ordres de départ et par une nouvelle marche forcée de 196 kilomètres en 4 jours et 4 nuits, nous rejoignîmes le lieutenant Meynier, en face de Goulfeï, où nous arrivâmes le 24 février.

CAMPAGNE CONTRE RABAH

Dès qu'il eut reçu le rapport du lieutenant Meynier, le commandant Lamy arrêta son plan de campagne. Goulfeï était occupé par 800 fusils environ, d'après les renseignements. Les défenseurs de cette place, fanatisés par la présence du fils de Rabah, paraissaient disposés à nous opposer une résistance vigoureuse. Enfin, entre la place et nous, s'étendait la nappe d'eau du Chari et ce fleuve, non guéable, d'une largeur de 4 à 500 mètres à ce moment-là, opposait un obstacle d'autant plus sérieux que nous ne disposions pour le franchir sous les feux de l'ennemi que d'un petit nombre de pirogues. D'autre part, la position de Goulfeï ne présentait qu'un intérêt secondaire, tandis que Koucheri, situé à une cinquantaine de kilomètres en amont, près du confluent du Logone et du Chari, offrait l'avantage de commander la route par laquelle on attendait les troupes de M. Gentil. En outre, la place de Koucheri avait été dégarnie pour renforcer la garnison de Goulfeï et les 400 fusils qui l'occupaient encore n'étaient commandés que par des chefs secondaires. Ce fut donc Koucheri que le commandant Lamy décida d'attaquer, puisque la nécessité de se procurer des vivres

ne permettait pas d'attendre l'arrivée de M. Gentil pour commencer les opérations.

Une fausse attaque dirigée sur Goulfeï maintint l'ennemi dans l'erreur qu'il paraissait nourrir, et le 23 février, lendemain même de notre arrivée, les deux missions réunies se portaient par une marche de nuit à hauteur de Mara, à 25 kilomètres en amont de Goulfeï. Mara n'était plus occupé. Les quelques pirogues dont on disposait rejoignirent bientôt, et la traversée du fleuve commença aussitôt, à peine troublée par l'arrivée d'une patrouille ennemie. Il fallut deux jours pour achever cette opération. Le passage des animaux devait se faire à la nage. On concevra sans peine que, pour des chameaux élevés dans un pays où l'eau ne se trouve qu'au fond des puits, pareil passage ne se fit point sans difficultés. Les pertes furent pourtant minimales et se réduisirent à quelques chevaux et à quelques chameaux noyés.

Chaque jour, pendant le court séjour à Mara, dont les silos offraient quelques ressources qui nous permirent de prendre un peu de repos, des reconnaissances furent envoyées dans la direction du Nord, sur les deux rives du fleuve. Fadel Allah put croire ainsi que l'intention du commandant était de prendre Goulfeï à revers.

Puis brusquement, le 2 mars, la colonne quittait Mara et marchait sur Kouchéri. Elle s'arrêtait à 8 kilomètres de cette place, sur les bords du fleuve, et le soir même une reconnaissance, dirigée par le lieutenant Britsch, allait vérifier les renseignements des indigènes et chercher à découvrir le point favorable à une attaque.

Cette reconnaissance réussissait pleinement, et la colonne d'attaque, comprenant 370 fusils des deux missions, plus un canon de 80^m/^m de montagne et un canon de 37, se dirigeait, le lendemain, sur la place, laissant la garde du convoi à un détachement de 80 hommes sous les ordres du capitaine Reibell.

Cette colonne fut reçue, à sa sortie des fourrés qui entourent la ville, par un feu assez nourri, mais qui dura peu, le tir de nos hommes ayant bientôt rendu intenable aux défenseurs la crête du mur d'enceinte d'où l'on ne pouvait tirer qu'en se découvrant. Quelques obus à mélinite bien ajustés ouvrent une brèche et les tirailleurs sont lancés à l'assaut. Cette brèche est malheureusement insuffisante, et tandis qu'au pied du rempart les hommes la rendent plus praticable au moyen des outils por-

tatifs, la section de réserve continue le feu sur ceux des défenseurs qui osent se montrer. A l'intérieur, on entend l'ennemi, qui, suivant son habitude, s'excite au combat, au son du tam-tam. Cependant quelques gradés, à la tête desquels est le sergent-major Fournier, réussissent à se hisser sur la brèche. Les hommes les suivent en se faisant la courte échelle et leur nombre est bientôt suffisant pour que l'ennemi, pris à revers, abandonne les remparts et s'enfuie vers le Logone à travers la ville. On le suit de près et le combat n'est plus dès lors qu'une fusillade sans danger sur les ennemis qui essaient de franchir le fleuve difficilement guéable, où la plupart succombent tandis que le lieutenant Joalland, poursuivant avec ses cavaliers soudanais un groupe qui était resté sur la rive gauche, réussit à lui prendre un étendard.

La prise de Koucheri, qui nous valait un butin considérable, en chevaux, en armes, en vêtements et en vivres, ne nous coûtait que deux hommes tués. Pendant l'attaque, des cavaliers ennemis étaient venus échanger quelques coups de fusils avec la compagnie du lieutenant Meynier. On sut que c'étaient là des éclaireurs de Fadel Allah qui, ayant enfin compris notre but, accouraient en toute hâte au secours de la place. Arrivé trop tard, il avait continué sa route, et était allé renforcer, avec la plus grande partie de son monde, la garnison de Karnak-Logone.

La plupart des habitants, surpris par la rapidité de nos mouvements, étaient restés dans la ville. On leur laissa leurs maisons et tout ce qu'elles contenaient. Les habitations des soldats de Rabah suffisaient largement à loger nos hommes, qui, enfin pourvus d'un abri, travaillaient de bon cœur à l'amélioration des défenses de la ville et au bout de quelques jours nous étions en mesure de tenir tête à toute l'armée ennemie, s'il lui plaisait de venir nous attaquer à son tour dans la place que nous lui avions enlevée.

Dès le 5 mars, des reconnaissances étaient envoyées dans la direction de Karnak-Logone, sur les deux rives du fleuve. Leur but était surtout de ramener les populations en les prévenant que, loin de les molester, nous venions les protéger contre Rabah. Leur réussite fut encore favorisée par une manœuvre de Fadel Allah. Il envoya la nuit un parti de 300 hommes attaquer la reconnaissance de la rive droite, bivouaquée à Oundouma et ne comprenant que 100 tirailleurs de la mission saharienne. Cette

attaque fut vigoureusement repoussée et les habitants des villages visités n'hésitèrent plus à venir se placer sous notre protection en s'installant momentanément sous les murs de Koucheri.

Ces reconnaissances rentraient le 6, et, dès le 8, le commandant Lamy était prévenu que des indigènes avaient été maltraités, tout près de Koucheri, par des hommes de Fadel Allah. Une nouvelle reconnaissance, composée de 126 hommes des deux missions et placée sous le commandement du lieutenant Rondenay, était envoyée le soir même. Reçue à coups de fusils, à quelques kilomètres de la ville, elle bivouaquait sur place et attendait le jour tandis que le lieutenant Rondenay envoyait prévenir le commandant. Il recevait avant le jour, avec un renfort de 36 hommes montés, l'ordre de suivre le parti auquel il avait eu affaire afin de reconnaître son importance. Bientôt une vive fusillade, que l'on entendait de la ville même, nous apprit que la reconnaissance était aux prises avec un adversaire sérieux.

Vers 7 heures du matin, en effet, la reconnaissance, qui a repris la marche vers le Sud, rencontre les premiers ennemis. Ce sont des cavaliers, que l'avant-garde aperçoit abreuvant leurs chevaux sur les bords mêmes du Logone. Le lieutenant Oudjari est envoyé vers la droite pour leur couper la retraite. Mais il se heurte soudain à des forces considérables embusquées dans la brousse, fort épaisse dans toute cette région. En un instant la fusillade devient générale ; notre petite troupe est entourée de toutes parts d'ennemis presque invisibles qui la fusillent à bout portant. A ce danger subit le lieutenant Rondenay veut opposer une troupe en bon ordre. Il fait sonner le rassemblement, former le carré, et peut ainsi faire face à une attaque qui se produit de tous côtés.

Cependant l'ennemi, enhardi par un mouvement qu'il a pris pour un recul, excité par le tam-tam et les exhortations des chefs, se lance furieusement à l'assaut de cette phalange qui reste invulnérable. Trois fois les soldats de Rabah arrivent jusque sur nos baïonnettes. Trois fois le carré inébranlable les repousse. Puis, après ce troisième assaut dont l'échec paraît avoir désorganisé l'assaillant, le lieutenant Rondenay déploie trois faces du carré, gardant la quatrième en réserve. A leur tour les tirailleurs se lancent sur leurs ennemis qu'ils culbutent, et bientôt atteignent une clairière où se trouvait un camp immense dont on ne

soupçonnait pas l'existence. Sans donner à l'ennemi le temps de se reconnaître ils précipitent leur mouvement en avant déjà irrésistible. La victoire est dès lors complète, Fadel Allah lui-même s'enfuit et sa troupe le suit dans un désordre inexprimable, laissant entre nos mains ses vivres, ses bagages, ses munitions, des armes, des étendards, même le sabre de commandement de Fadel Allah.

Le commandant Lamy, qui accourt avec du renfort, arrive trop tard pour prendre part au combat, et c'est seulement avec ses 162 tirailleurs que le lieutenant Rondenay a, dans cette journée mémorable, vaincu le fils de Rabah qui disposait de plus de 2.000 hommes.

Ce brillant succès nous coûtait cher. Deux officiers, sur 3 présents à l'affaire, étaient blessés, les lieutenants de Thézillat et Oudjari ; 2 tirailleurs tués et 23 blessés, dont 2 succombaient quelques jours après.

On pouvait espérer qu'après cette sévère leçon l'ennemi nous permettrait d'attendre l'arrivée de la mission Gentil, sans laquelle le commandant ne voulait pas engager d'opérations décisives.

Cependant un courrier de M. Gentil nous parvient ; il vient de quitter Fort-Archambault (Tounia), mais il ne peut avancer que lentement, car lui aussi manque de moyens de transport. Le 22 mars le lieutenant de Chambrun part au-devant de lui, lui conduisant 64 chameaux de bât. Le 2 avril, une nouvelle lettre demande d'autres moyens de transport. Le commandant rassemble toutes les pirogues de pêche disponibles et les envoie aussi vers le Sud, sous l'escorte d'un détachement commandé par l'ajudant Jacques. MM. Foureau et Villatte partent avec ce détachement. La mission de M. Foureau est en effet terminée. L'escorte avec laquelle il a franchi le Sahara passe aux ordres de M. Gentil, commissaire du Gouvernement sur le Chari.

Du côté de Rabah les nouvelles les plus contradictoires circulent. Des indigènes disent qu'il est toujours à Dikoa ; d'autres affirment qu'il est en marche et va venir nous attaquer à Koucheri. Les reconnaissances envoyées vers l'Ouest n'ont rien vu. Dans la place les vivres commencent à devenir rares. Plus de 20.000 personnes, qui sont venues chercher un refuge près de nous, attendent comme nous avec impatience l'arrivée des renforts venus du Sud.

Le 11 avril, jour de la fête de l'Aïd el Kebir, six coups de canon sont tirés au Nord de la place : Rabah est là et nous annonce sa présence d'une manière bruyante. Le doute n'est plus permis. D'ailleurs les renseignements se précisent. Rabah voudrait nous attaquer et en finir avec nous avant l'arrivée des troupes qu'il sait venir du Sud. Mais après l'échec de Fadel Allah, ses chefs se montrent très hésitants. Dans ces conditions il se décide à reprendre la tactique qui lui a si bien réussi à Kouno : il établit à 5 kilomètres à peine au nord de Koucheri, sur le bord du Chari, un camp, rapidement fortifié, où il veut nous obliger à l'attaquer. Il compte pour cela sur le manque de vivres et envoie chaque jour de fortes patrouilles qui essayent de surprendre des hommes isolés, d'enlever les troupeaux de nos protégés et qui, nous harcelant sans cesse, s'efforcent de nous attirer dans le piège.

Le commandant, de son côté, est absolument décidé à attendre, pour en finir, l'arrivée des troupes du Chari. Il exagère encore l'attitude, en quelque sorte timorée, que cette attente lui a fait prendre. Il confirme son adversaire dans cette idée qu'il a peur. Son unique crainte, en ce moment, est que Rabah puisse se rendre compte de nos forces, et, renonçant à la lutte, nous oblige à une campagne dans l'intérieur qui serait longue, pénible et peut-être infructueuse.

Enfin, le 21 avril, la mission du Chari arrive à Koucheri. Le soir même, un ordre du commissaire du Gouvernement constitue la colonne d'opérations contre Rabah, qui comprend toutes les troupes des trois missions, placées sous le commandement du commandant Lamy.

Le 22, à 6 heures du matin, la colonne marche sur le camp de Rabah. Le commandant a utilisé la longue attente que nous avons dû subir pour recueillir des renseignements qui lui ont permis d'arrêter ses dispositions ; il connaît exactement l'emplacement du camp, ses défenses, la nature de ses abords, et ce ne fut pas notre moindre surprise, quelques heures après, de constater l'exactitude absolue de la description qu'il nous avait faite d'un point où il n'était jamais allé.

On marche sur le camp en 3 colonnes : celle de droite (mission Joalland) est chargée de commencer l'attaque et suit le fleuve ; celle du centre (troupes du Chari, capitaine Robillot, et artillerie, capitaine Bunoust), avec laquelle marche le commandant, doit prolonger l'attaque, tout en gardant une compagnie en réserve ;

enfin, celle de gauche (mission saharienne, capitaine Reibell) doit exécuter un mouvement tournant, prendre le camp par le Nord et couper ainsi la retraite aux fuyards. L'effectif total des 3 colonnes est de 620 combattants. L'artillerie comprend 3 pièces de 80 de montagne, et un canon de 37 ^m/_m. Enfin les contingents de Gaourang, sultan du Baguirmi, arrivé avec M. Gentil, marchent en arrière de la colonne du centre; on essaiera de les utiliser pour la poursuite.

Vers 8 heures, la colonne de droite ouvre le feu. Les deux autres exécutent les mouvements qui leur ont été prescrits. L'artillerie crible de projectiles le tata, où sont entassés, en arrière des défenseurs, les femmes et les esclaves. Des cases prennent feu et l'incendie vient s'ajouter à la pluie de balles et de projectiles qui convergent sur l'ennemi. Celui-ci, pourtant, tient bon; son feu est nourri, assez bien ajusté. Mais l'entrée en ligne de la colonne de gauche détermine la fuite de tout un groupe de défenseurs. C'est à ce moment que le commandant Lamy fait sonner la charge. On se précipite sur la position, qui est rapidement enlevée, malgré les efforts désespérés des meilleurs soldats de Rabah, qui se font tous tuer à leur poste, après avoir tiré, à bout portant, une dernière cartouche. Dans l'intérieur du tata, c'est un spectacle indescriptible : partout des cadavres d'hommes et de chevaux, des esclaves rivés à leurs fers, des femmes suppliantes, des huttes à demi brûlées derrière lesquelles des fanatiques, blessés, ne pouvant fuir, essaient encore de tuer quelqu'un des nôtres. On traverse rapidement ce champ de carnage. Le capitaine Reibell, rassemblant les hommes de la mission saharienne, poursuit les fuyards, dont les uns essayent de franchir le Chari à la nage, tandis que les autres tentent de s'enfuir dans la direction même de Koucheri, à la faveur des broussailles.

La position est définitivement enlevée. Le commandant Lamy y pénètre à son tour à cheval, suivi du lieutenant de Chambrun et de quelques cavaliers. La compagnie de Cointet, en réserve, est près de lui. Rabah, grièvement blessé, ne peut plus échapper à la poursuite. Dans un dernier effort, sa garde, qui veut le sauver, exécute un vigoureux retour offensif vite repoussé. Mais cette troupe déterminée a pu s'avancer presque jusqu'au rempart, peu élevé. Elle a aperçu le groupe de cavaliers, presque tous des chefs, au milieu du camp, et avant de battre en retraite a déchargé sur lui ses armes. Le commandant Lamy tombe, le

bras fracassé par une balle, qui a ensuite pénétré dans la poitrine; le capitaine de Cointet est tué raide, le lieutenant de Chambrun a un bras brisé, et le spahi qui marchait derrière le commandant est tué.

Ce n'est qu'en revenant de la poursuite, poussée jusqu'à 3 kilomètres de là, que nous apprîmes le malheur qui nous frappait et le prix sanglant dont il avait fallu payer la victoire. A ce moment on voulait encore espérer que la blessure du commandant Lamy ne serait pas mortelle, mais déjà nous avions 20 morts et 58 blessés !

La mort de Rabah, dont on rapportait la tête quelques instants après, celle de Gadem, son meilleur lieutenant, celles d'un millier d'individus, dont les cadavres jonchaient le sol autour de nous, ne pouvaient nous faire oublier celles que nous avions à déplorer, et c'était avec une indignation sans limites, mais, hélas ! sans effets, que nous voyions les auxiliaires du Baguirmi, féroces comme tous les nègres après leur victoire, brûler les restes du camp, au risque d'amener l'incendie jusqu'à la tente où reposait douloureusement celui qui avait si habilement préparé le succès.

Lorsque furent arrivées les pirogues appelées de Koucheri pour le transport des morts et des blessés, lorsque fut mis en route notre funèbre convoi, la colonne reprit à son tour le chemin de Koucheri, et malgré les nombreux trophées rapportés, il planait sur tous les visages un air de tristesse, un souffle d'inquiétude qui, mieux que les phrases les plus éloquentes, disaient quels regrets laisserait derrière lui le chef dont nous allions quelques heures plus tard apprendre la mort.

Cette mort nous créait de nouveaux devoirs. Avec les populations primitives du Soudan, la disparition d'un chef de parti, quelque puissant qu'il soit, est souvent le signal de la désagrégation, ses serviteurs les plus fidèles se ralliant au vainqueur sans hésitation. Mais le vainqueur avait disparu lui-même et cette circonstance permettait à Fadel Allah de rallier autour de lui les forces éparpillées, mais non détruites, de son père. M. Gentil décida donc que l'on continuerait la campagne jusqu'à la destruction ou la soumission totale des partisans de Rabah. Après une journée de repos, consacrée à ensevelir nos morts, hélas ! en terre étrangère, le capitaine Reibell, qui avait pris le commandement de la colonne, marchait avec toutes les troupes dis-

ponibles des 3 missions sur Karnak Logone. Devant cette nouvelle et rapide offensive Fadel Allah n'osa tenir et se retira précipitamment sur Dikoa. La colonne l'y suivit aussitôt. Il fallut cependant revenir à Koucheri, pour prendre la seule route qui offrait des ressources en eau suffisantes. Malgré ce détour, après une série de longues étapes dont une de 60 kilomètres, la colonne arriva à Ouarsalé, à 20 kilomètres de Dikoa, le jour même où Fadel Allah était entré dans sa capitale. Dès le lendemain, elle se portait sur Dikoa. Comme à Karnak-Logone, Fadel Allah n'avait pas osé résister, et avait évacué la ville dans la nuit.

Déjà, les indigènes et les marchands tripolitains qui n'avaient pas suivi les fils de Rabah dans leur fuite se livraient à un pillage effréné, et pour y mettre un terme on dut occuper immédiatement la capitale abandonnée. Il était sans doute heureux pour nous que l'avis de Niébé, le second fils de Rabah, qui voulait résister dans sa ville, n'eût pas prévalu. Dikoa, construite de toutes pièces par Rabah, près de l'ancienne ville de ce nom, constituait une véritable place forte, bien difficile à enlever de vive force pour une troupe aussi peu nombreuse que la nôtre. L'enceinte continue, formée d'une muraille de 4 mètres de hauteur, percée de créneaux, était encore renforcée par un fossé large et profond. Les portes étaient protégées par des tambours flanquants. A l'intérieur, le palais de Rabah, ceux de ses fils, de ses principaux chefs, entourés de murs semblables, étaient autant de petites citadelles qu'il eût fallu enlever les unes après les autres. A l'extérieur de nouvelles maisons, d'innombrables paillotes masquaient l'enceinte et eussent considérablement gêné le tir de l'artillerie.

Tout cela restait inutilisé. Nous n'eûmes qu'à pénétrer dans la place sans défense. Les troupes du Chari et l'artillerie occupèrent le palais de Rabah, la mission Joalland celui de Fadel Allah, la mission saharienne celui de Niébé. Pendant qu'on procédait à l'installation, une formidable détonation vint jeter le trouble dans les cantonnements. La poudrière de Rabah, qui contenait encore des quantités considérables de poudre et de projectiles, venait de faire explosion. Une épaisse colonne de fumée s'élevait lentement, tandis que d'innombrables flammèches, emportées par le vent, allaient propager l'incendie dans toutes les directions. Le capitaine Bunoust et le lieutenant Martin, qui

procédaient au même instant à l'inventaire des munitions trouvées, faillirent rester sous les décombres et subirent des brûlures graves. Les accidents de personnes, qui auraient pu être si nombreux, furent heureusement limités à ces deux officiers, et grâce au dévouement et au sang-froid du maréchal-des-logis Papin, tout notre matériel fut sauvé. Mais on dut évacuer les locaux en feu, et aller cantonner à l'extérieur, dans la maison de campagne de Rabah et quelques maisons voisines.

Ce grave accident, dû sans doute à une imprudence qu'il ne fut pas possible de déterminer, n'eut en somme d'autre suite que de retarder le départ du détachement de poursuite. Ce détachement, composé de 150 hommes, des missions saharienne et Afrique centrale, tous montés à cheval ou à chameau, partit cependant le soir même à 10 heures 1/2. Après une marche de nuit ininterrompue, il atteignit Fadel Allah le lendemain, 2 mai, à 7 heures 1/2 du matin, à Deguemba. Surpris dans son camp et embarrassé par les richesses qu'il avait tenté de sauver du désastre, celui-ci lança tous ses hommes armés sur le détachement, pendant qu'il essayait de mettre en route son trop riche convoi. Mais les lieutenants Rondenay et Britsch, qui reçurent cette attaque, la repoussèrent victorieusement, et, sans même donner le temps aux autres fractions d'entrer en ligne, poursuivirent l'ennemi avec une telle vigueur que presque tout le convoi resta entre nos mains. Pendant toute la journée, un grand nombre de soldats ennemis qui s'étaient dispersés dans la brousse vinrent faire leur soumission et rendre leurs armes. Plusieurs chefs, parmi lesquels Faki Ahmed et Kebir, avaient succombé. Fadel Allah et Niébé avaient pu s'enfuir. De notre côté le médecin aide-major Haller avait eu la cuisse cassée par une balle.

Ce succès donnait au détachement la charge difficile de garder un nombre considérable de prisonniers. Avant de continuer la poursuite, le capitaine Reibell demanda un renfort de 60 hommes, que conduisit le lieutenant Oudjari. Parti de Dikoa le 4 mai, à 5 heures du soir, ce détachement, qui s'était égaré dans la nuit, n'arriva à Deguemba que le 5 à 7 heures du matin. On n'attendait que son arrivée pour se mettre en route, en laissant la garde du camp à M. le capitaine Joalland, avec 60 hommes.

Le 7 mai, à 7 heures du matin, le détachement était en vue du nouveau camp fortifié que Fadel Allah était en train d'établir à Isségué. Le détachement avait parcouru en 2 jours et 2 nuits

140 kilomètres. Les renforts du lieutenant Oudjari avaient fait, en 2 jours et 3 nuits, 180 kilomètres ; les spahis algériens du maréchal-des-logis Belkassem, qui étaient venus chercher ces renforts, comptaient 220 kilomètres en 3 jours et 3 nuits. On conçoit qu'une telle marche devait permettre d'opérer sur le camp de Fadel Allah une véritable surprise. Dès les premiers coups de fusils ses soldats s'éparpillèrent comme une volée de moineaux effarouchés. Il ne resta près de lui qu'une centaine de cavaliers fidèles, pour la plupart d'anciens chefs, et tous cherchèrent le salut dans la fuite. Mais le brigadier Suleiman Scïdou, des spahis soudanais, envoyé pour leur couper la ligne de retraite, avait pu les devancer. Il fit mettre pied à terre à ses cavaliers, et exécuta quelques feux de salve qui creusèrent de nouveaux vides dans cette armée si réduite. C'est là que périt Niébé. Quant à Fadel Allah, il put encore s'échapper, mais il n'avait plus avec lui que quelques cavaliers, sans munitions, et il venait de pénétrer sur le territoire du sultan de Doloo, dont le père avait été tué par Rabah, et qui était resté pour l'usurpateur du Bornou un ennemi irréconciliable. La mission confiée au capitaine Reibell par le commissaire du Gouvernement était remplie. La presque totalité des soldats de Rabah avaient fait leur soumission. Ceux qui avaient pu s'enfuir étaient hors d'état de nuire.

Il ne restait plus qu'à ramener dans leur pays d'origine cette masse de 6.000 personnes, dont près de 5.000 femmes. Il y avait là des épaves de toutes sortes, depuis les créatures misérables emmenées de force par Fadel Allah pour se reconstituer une nouvelle smalah après la perte de la sienne à Deguemba, depuis les esclaves enlevées jadis à Gaourang jusqu'aux filles des chefs des pays voisins accordées en mariage à Rabah, ou à ses fils, jusqu'à Niarinzé, la petite pahouine de Crampel. Toutes suivaient gaiement nos tirailleurs, dont chacun pouvait se croire un véritable pacha. Il avait bien fallu, pour assurer la garde et la nourriture de tout ce monde, le répartir entre les hommes présents. Prisonniers et prisonnières avaient d'ailleurs bien vite compris toute la différence entre leur nouveau sort et l'ancien et en attendant leur retour dans leur pays, ils étaient pour le tirailleur devenu leur chef des serviteurs dévoués. A son retour à Dikoa, le petit détachement, devenu une immense colonne, offrait un coup d'œil des plus pittoresques. Les tirailleurs avaient enfin pu changer leurs guenilles contre de riches vêtements, et, montés sur des

chevaux richement caparaçonnés, dorés sur toutes les coutures, ils se dressaient fièrement au milieu de leur personnel qui les suivait modestement juché sur des bœufs ou des bourriquots. Je dois dire d'ailleurs que certains d'entre eux avaient pris la chose tout à fait au sérieux, et ne se séparèrent pas sans peine de leurs prisonnières.

Pendant que le capitaine Reibell poursuivait ainsi les dernières bandes rabistes, le capitaine Robillot, resté à Dikoa avec les troupes du Chari et quelques hommes des missions saharienne et Afrique centrale, avait, tout en assurant le bon ordre dans la place, fait réunir une grande quantité de mil, que l'on avait pu trouver dans les magasins de Rabah. Des charges avaient été préparées, et, le 15 mai, la colonne reprenait, en 3 échelons, le chemin de Koucheri. Tous nos chameaux, tous les bœufs porteurs enlevés à l'ennemi étaient chargés de mil, et nous ramenions en outre un troupeau de plus de 1.500 bœufs. Le Fatcha, sorte de ministre de la guerre de Gaourang, qui nous avait accompagnés à Dikoa avec 100 cavaliers baguirmiens, reçut pour sa part de butin tout ce qui fut reconnu comme ayant autrefois appartenu à Gaourang. Le frère d'Ameur Sinda, le sultan légitime du Bornou, qui nous avait aussi accompagnés, rentra également dans ses biens, et nous ne gardâmes pour nous que les vivres et les vêtements enlevés à l'ennemi. A son arrivée à Koucheri, le 21 mai, la troupe avait repris son aspect militaire.

Pendant notre absence, M. Gentil avait fait évacuer la ville de Koucheri, et s'était installé sur la rive droite du Chari, à hauteur du confluent du Logone et du Chari, en un point qui reçut le nom de Fort-Lamy.

Koucheri est en effet réservé par les traités à l'influence allemande. La nécessité d'en finir avec un adversaire dangereux, qui venait périodiquement ravager notre territoire, nous avait amenés à opérer dans un pays qui n'est pas le nôtre. Il est d'ailleurs incontestable que bien que l'Allemagne ne soit pas dès à présent en mesure d'en profiter, nous lui avons rendu un service presque aussi grand qu'à la France elle-même. Mais on doit surtout considérer qu'en quelques années Rabah avait su établir sa domination sur le Bornou, que déjà il était redoutable, qu'avec les talents d'organisateur dont il faisait preuve il le serait devenu chaque jour davantage, que peut-être même il eût pu avec le temps se créer au centre africain une situation inexpugnable et

l'on ne saurait regretter que nos voisins bénéficient comme nous-mêmes du fait que nous avons assuré le triomphe de la civilisation dans ces régions depuis si longtemps livrées à la barbarie. Et au-dessus de la question de territoire n'y avait-il pas un intérêt supérieur ? Pouvions-nous attendre qu'il convînt à une nation voisine de châtier le meurtre des Crampel, des Bretonnet, des de Béhagle ?

La mort de ce dernier est aujourd'hui certaine. Après l'affaire de Togbao, Rabah envoya à Dikoa l'ordre d'exécuter de Béhagle dont il avait jusque-là respecté la vie. Cet explorateur n'est donc pas mort les armes à la main, comme tant d'autres. Mais la superbe attitude qu'il sut conserver jusqu'au pied de la potence inspira à ses bourreaux eux-mêmes le respect et la crainte, et les témoignages unanimes des indigènes à l'égard de celui qu'ils appellent « Sidi-Moussa » permettent d'affirmer que, s'il a échoué dans la tâche qu'il s'était tracée, il n'en a pas moins, par sa mort même, préparé notre domination sur le pays.

Dans ce pays, que Barth trouva jadis si prospère, nous n'avons plus guère trouvé que le désert. La guerre est passée par là, la guerre terrible que savent faire les noirs. Des villes, autrefois florissantes, il ne reste plus maintenant que des ruines et quelques misérables paillotes où vivent des malheureux affolés, n'osant plus se livrer à la culture, de peur de voir revenir les pillards. Pourtant le sol est très fertile. La rapidité avec laquelle la brousse envahit les anciennes cultures en serait une preuve suffisante, si, par-ci par-là, quelques champs de coton, d'indigo ou de mil ne venaient le démontrer mieux encore par la vigueur des plantes cultivées. De nombreux troupeaux de bœufs et de moutons existent, qui ont pu échapper aux ravages de Rabah. Les indigènes riverains du Chari sont des pêcheurs intrépides, et le fleuve contient tant de poissons qu'on croit assister à des pêches miraculeuses. De nombreux indigènes, emmenés en esclavage à la suite des razzias, ont été ramenés par nous dans leur pays et avec une race aussi prolifique que la race noire, il n'est pas douteux que dans quelques années le Baguirmi ne soit devenu une colonie très prospère. Ce sera une colonie agricole, et ces colonies-là n'offrent peut-être pas les chances de rapide fortune que beaucoup désirent, mais en attendant que l'acclimatement de cultures industrielles ou de produits d'un prix élevé lui permettent l'exportation, ce sera d'ici peu une colonie se suffi-

sant à elle-même, ce qui me semble une garantie acceptable pour l'avenir.

RETOUR PAR LE CHARI ET LE CONGO

Dès l'arrivée à Koucheri, M. Gentil prononçait la dislocation de la colonne, et la mission saharienne prit la voie du retour le 23 mai. Elle était fractionnée en deux détachements : l'un marchait par terre, dont les hommes montés à cheval ou à bœuf escortaient un troupeau de 200 bœufs ou vaches destinés à fournir la viande de boucherie ; l'autre remontait le fleuve en pirogues et transportait les quelques bagages et les approvisionnements en grain. En principe, les deux détachements devaient se rejoindre chaque soir et s'assurer réciproquement les rations de grain et de viande. Mais avec tous les méandres du fleuve cette réunion était souvent impossible ; alors le détachement marchant par terre se passait de grain, l'autre se passait de viande. Il ne fallait point compter sur les ressources du pays, ruiné par le passage de Rabah. De plus, la saison des pluies était commencée. Le mil, que l'on ne pouvait mettre à l'abri, fut sérieusement avarié, ce qui diminua encore nos ressources.

Le sultan du Baguirmi, Gaourang, nous avait fourni les payeurs nécessaires. Mais ces payeurs, qu'il avait dû raccoler au hasard et de force, connaissaient à peine le maniement des pirogues et ne pensaient qu'à s'enfuir. On faisait bonne garde, sans pouvoir cependant empêcher toutes les évasions et les tirailleurs furent souvent obligés de manier eux-mêmes les perches. Fréquemment, les pirogues, qui étaient loin d'être en bon état au départ, qui n'étaient que médiocrement entretenues par des hommes inexpérimentés, faisaient eau. On devait alors s'arrêter, déposer le chargement sur la plage, réparer en hâte et tant bien que mal le défaut constaté pour reprendre la marche au plus vite.

Toutes ces difficultés nouvelles entassées étaient bien dures pour nos pauvres tirailleurs, si souvent trompés dans l'espoir de voir enfin finir leurs misères. Toutefois, ils se rendaient compte de la nécessité de traverser au plus vite cette région désolée et chacun faisait de son mieux.

Le détachement monté, plus heureux au début, vit bientôt les animaux succomber un à un, par suite du manque de nourriture. Le fourrage sec, que l'on trouvait en petite quantité, convenait peu aux bœufs. Le troupeau destiné à la boucherie, dont on abattait chaque jour les animaux les plus fatigués, subit peu de pertes. Les bœufs porteurs, au contraire, supportèrent difficilement la fatigue et le jeûne réunis. 20 sur 50 furent en quelques jours hors d'état de suivre et ce furent autant d'hommes obligés de marcher à pied. Plus tard, quand l'effet des premières pluies se fit sentir, quand la végétation nouvelle eut couvert le sol, les pertes de bœufs cessèrent, mais ce fut alors le tour des chevaux de rester en arrière. On ne pouvait leur donner du grain et le fourrage vert qui sauvait les bœufs les ruinait.

Malgré tout, les deux détachements se trouvèrent réunis le 24 juin à Fort-Archambault, d'où étaient parties les troupes du Chari quelques mois auparavant. On avait pris en route, à Bousso, un troupeau de 100 bœufs et 400 moutons que M. Gentil y avait fait réunir à notre intention. D'autre part, les ressources de la chasse, dans ce pays où les antilopes pullulent, avait souvent permis d'économiser le troupeau. L'approvisionnement de viande était donc encore assuré pour longtemps. Mais il ne nous restait absolument plus de grain. On pensait en trouver à Fort-Archambault. Malgré les efforts du chef de poste, M. le chef d'exploration Perdrizet, il fut impossible de s'en procurer. Les ressources du pays étaient épuisées par le long séjour en ce point de la mission Gentil, et la récolte nouvelle, qui s'annonçait cependant très belle, n'était pas encore mûre.

C'est entre ces deux points de Koucheri et Fort-Archambault que se produit, dans l'aspect du pays, un changement radical. Autour de Koucheri, ce sont encore, comme dans tous les pays plus au Nord, les essences épineuses qui dominent, et surtout les gommiers, dont il existe de très nombreuses variétés. Déjà dans l'Aïr, nous avons trouvé de fort beaux arbres, fournissant un bois de très belle qualité, utilisé par les Touareg pour leurs divers travaux. Sur le Bas-Chari une nouvelle variété, que les indigènes appellent *Gao*, atteint des dimensions encore plus considérables et donne un bois encore meilleur. Il est employé pour tous les travaux. C'est toutefois la confection des pirogues qui paraît en absorber le plus. Ce bois est très dur, d'une belle couleur rouge qui devient brune à la longue, souvent d'un très

bel aspect et a l'immense avantage de pouvoir rester indéfiniment dans l'eau sans pourrir.

Pourtant ce bois précieux a un grave inconvénient. Il existe dans toute cette région un petit coléoptère, qui l'affectionne particulièrement. Dès que l'arbre abattu commence à être sec, l'insecte arrive et perce une infinité de trous circulaires de deux à trois millimètres de diamètre.

Il pratique cette opération, en frappant avec la tête, fortement armée, des coups répétés, qui produisent un bruit sec semblable à celui des petits coups de marteau sur un clou. Au bout de quelques jours, le pieu le plus solide n'est qu'une écumoire, qui n'offre plus, comme on le pense, aucune solidité. C'est surtout sur les pieux employés à l'édification des cases sans que l'écorce ait été enlevée que ce fait se remarque.

Puisque j'en suis aux insectes, il faut bien parler aussi des termites. Je ne peux m'empêcher d'admirer ce petit animal pour la somme de travail qu'il fournit, malgré tous les ennuis qu'il m'a causés. On arrive. On dépose ses bagages par terre, pendant qu'on se construit un abri. Qu'un bout de cuir ou de drap touche le sol, et quand on revient une heure après il ne reste plus qu'une loque. Il ne faut pas cependant exagérer les ennuis que peuvent causer les termites, les fourmis et les autres insectes. Il est désagréable, même en France, de s'asseoir sur une fourmilière. Mais là-bas, tout comme ici, on peut trouver à s'asseoir à côté. Je n'ai jamais éprouvé, de la part de ces petites bêtes, le véritable supplice que me laissaient entrevoir mes lectures antérieures. Je ne veux pas dire que les récits que j'avais lus n'étaient pas vrais. Seulement, en les lisant, j'avais dû m'exagérer les dangers qu'ils décrivaient.

En s'éloignant de Kouchéri, vers le Sud, les essences épineuses disparaissent peu à peu. Le plus bel arbre, quoiqu'il ne soit peut-être pas le plus répandu, devient alors le tamarinier, dont nous avons d'ailleurs aperçu les premiers échantillons dans le Damergou. Le fruit du tamarinier sert aux indigènes à faire une boisson à la fois stomachique et laxative, qu'ils paraissent apprécier fort, quand ils ne lui préfèrent pas le pipi, boisson fermentée, obtenue avec le mil.

Plus au Sud encore, en approchant de l'Oubangui, le tamarinier disparaît à son tour, pour faire place à des espèces nouvelles parmi lesquelles j'ai surtout remarqué le bois de fer, dont

le nom seul est une description, le fromager, le kolatier, le karité, dont la sève constitue un beurre que j'ai trouvé très mangeable, en dépit de ses détracteurs, la liane à caoutchouc, etc.

Mais j'arrive là à la flore équatoriale, que je connais trop peu pour en entreprendre la description. Notre passage extrêmement rapide et les préoccupations de toutes sortes que j'avais alors ne me permettaient guère de faire de la botanique, et si j'avais pu trouver le temps nécessaire il est bien probable que les nombreuses espèces nouvelles rencontrées auraient bien vite dérouté mes faibles connaissances en la matière.

Je reprends donc le récit de notre marche. Nous quittâmes précipitamment Fort-Archambault, faute de vivres. M. Perdrizet mit à notre disposition un des meilleurs miliciens pour nous servir d'interprète et faciliter notre ravitaillement dans les villages que nous avions à traverser. Il pensait qu'au village de Kaba-Bodo, à 3 jours au Sud de Fort-Archambault, nous trouverions beaucoup de grain. Ce fut une déception de plus.

A partir de Kaba-Bodo, les deux détachements durent se séparer pour ne plus se réunir qu'à Bangui. La route de terre, que personne n'avait encore suivie, se séparait complètement du fleuve. On embarqua sur les pirogues les quelques moutons qui avaient pu suivre jusque-là et qu'on avait conservés dans ce but, et tout le grain qu'on avait pu réunir : cela constituait 6 jours de vivres pour le détachement qui avait encore plus de 300 kilomètres à faire et des rapides à franchir avant d'atteindre le poste de Gribingui.

Le détachement à pied — il n'y avait plus guère que les malades qui fussent montés — partit de son côté avec le troupeau de bœufs, qui fut à peu près sa seule ressource pendant les 13 jours de marche qui lui restait à faire.

C'est le jour même de notre séparation que se produisit un des accidents les plus dramatiques et les plus imprévus de notre marche. Au milieu de la nuit, un homme, endormi au milieu de ses camarades, tout près des feux qu'on entretenait toute la nuit, fut enlevé par un lion. Ce fait, dans les conditions où il s'était produit, était tellement étrange qu'on n'y voulut pas croire, tout d'abord. Les traces étaient là pourtant, qui ne permettaient point le doute, et le lendemain au jour nous pûmes retrouver le cadavre dont le féroce animal n'avait dévoré qu'un bras.

Les lions sont très nombreux dans toute cette région, et il ne

se passait guère de jour que nous n'entendissions leurs sérénades. Mais, en général, les feux allumés suffisaient à les éloigner, et ce déplorable exemple de leur audace fut heureusement le seul. On ne les voyait d'ailleurs jamais ou à peu près, pas plus que les éléphants dont nous relevions pourtant souvent les traces. Nous fûmes un peu plus heureux avec les rhinocéros, et il nous arriva de revoir trois fois, au cours de la même journée, le même animal.

Quant aux hippopotames, ils étaient si nombreux qu'ils constituaient, en quelque sorte, notre distraction quotidienne, ainsi que les caïmans que l'on apercevait souvent par bande de 30 ou 40 allongés au soleil, sur les nombreux bancs de sable du fleuve. Les caïmans du Chari attaquent assez rarement l'homme, à l'inverse de ceux de l'Oubangui, qui sont d'une férocité légendaire.

Le fait de voir ou de ne pas voir ces animaux n'était pas pour nous une simple question de curiosité. A défaut de villages, le troupeau eût été absolument insuffisant sans les ressources de la chasse. C'est ainsi que de Kaba-Bodo à Gribingui nous ne pûmes qu'une seule fois nous procurer de la farine de mil.

Le détachement à pied arriva à Gribingui le 14 juillet. Grâce à M. l'administrateur Bruel, commandant la région du Haut-Chari, ce fut pour nos hommes une véritable fête, dont tous ne pouvaient malheureusement pas profiter. Le nombre des malades était considérable et il était urgent de pouvoir enfin leur accorder un peu de repos. Les chaussures soudanaises, dont les tirailleurs étaient pourvus au départ de Koucheri, n'avaient pu résister à la marche, et depuis longtemps déjà, presque tous étaient pieds nus. Les hautes herbes coupantes à travers lesquelles il fallait avancer, les marigots boueux qu'on avait à traverser à chaque étape, sans doute enfin l'influence du climat, avaient déterminé des plaies graves et nombreuses qui résistaient à tous les traitements, et ce fléau gênait beaucoup plus notre marche que la fièvre et la dysenterie, redoutées pourtant à si juste titre sous ce climat.

La flottille souffrait moins des plaies congolaises, mais en revanche le manque de vivres s'y fit beaucoup plus sentir. Le passage des rapides lui fit perdre plusieurs jours et malgré les précautions prises par le lieutenant Rondenay, presque toutes les pirogues amenées du Bas-Chari, faites de pièces de bois cou-

sues ensemble par des lianes, ne purent supporter les chocs répétés et violents sur les rochers, et sombrèrent. Puis, quand la marche fut reprise, les vivres étant presque tous déjà consommés, la chasse elle-même fit défaut. Ce fut véritablement la famine jusqu'à l'arrivée des vivres que M. Bruel envoya au-devant du détachement sur la demande du capitaine Reibell. La flottille n'atteignit Gribingui que le 28 juillet, à 9 heures du soir.

Le premier détachement était parti le matin même pour Krébedjé. Les ressources du poste ne permettaient pas d'attendre plus longtemps en ce point sans courir le risque de manquer de vivres. C'est que dans ce pays à la végétation exubérante la culture est peu en honneur. Les indigènes vivent en véritables sauvages, entièrement nus dans quelques tribus, et sont d'une paresse insurmontable. A force de patience et d'habileté, les administrateurs arrivent à leur faire produire au jour le jour la farine de manioc nécessaire à la subsistance du poste, mais le passage d'une troupe comme la nôtre devient un véritable fléau qui vide en quelques jours les magasins. De plus, les habitants ont une certaine tendance à s'éloigner des postes. Tout moyen de transport étant inconnu, il faut avoir recours à l'homme pour porter les charges et c'est un travail auquel un bon nombre cherchent à se soustraire. La difficulté de se procurer des porteurs vient donc s'ajouter à celle du ravitaillement, et l'on se demande comment les fonctionnaires de la colonie, qui sont beaucoup moins nombreux qu'il ne le faudrait, quoi qu'on en puisse dire, et qui ne disposent que de ressources dérisoires, peuvent en venir à bout. Ils n'y parviennent que par des efforts surhumains, n'ayant même pas la faculté de prendre un peu de repos quand ils sont minés par la maladie. Personne ne pourrait, en effet, les remplacer, et pour ne pas suspendre la vie du poste qui lui était confié, plus d'un a sacrifié la sienne en ne prenant pas les soins que nécessitait son état. Quand on a vu à l'œuvre de tels fonctionnaires, exécutant avec un dévouement toujours inaltérable, sans autre satisfaction que celle du devoir accompli, la tâche ingrate d'assurer le ravitaillement de ceux auxquels la chance des combats peut au moins procurer le succès et la gloire, il est pénible, Messieurs, d'entendre parfois des détracteurs ignorants attaquer injustement des hommes dont le mérite et le dévouement sont au-dessus de tout éloge. Et je suis heureux de l'occa-

sion qui m'est offerte aujourd'hui d'adresser à tout le personnel congolais et au maître qui l'a formé à son école le témoignage de mon admiration.

Grâce au concours de bonnes volontés que nous avons trouvées partout sur notre route, le premier détachement de la mission saharienne put atteindre Bangui le 15 août. Il avait pu exécuter, en pleine saison des pluies, avec des hommes dépourvus de chaussures, de vêtements, d'abris, une marche ininterrompue de près de 3 mois, dans un pays dévasté par la guerre, où les vivres faisaient constamment défaut, et n'avait pas perdu un seul homme des suites de maladie.

Le reste de la mission le rejoignit en deux échelons les 16 et 30 août. Ce dernier détachement avait été un peu plus éprouvé, en raison des privations plus grandes qu'il avait dû supporter, et avait, à l'arrivée à Bangui, perdu 3 hommes, dont un sergent français.

Là, toute la mission trouvait, pour la première fois, un certain confort. M. le médecin de la marine Abeille de Lacolle, commandant la région, et M. le chef de poste Magnan, qui le secondait, avaient, avant notre arrivée, pris toutes les mesures nécessaires pour mettre à notre disposition beaucoup plus que nous ne pouvions espérer dans un poste aussi éloigné de la France. La mission saharienne avait alors accompli, en utilisant les moyens de transport les plus variés, un parcours de plus de 5.700 kilomètres pour la plupart en pays nouveaux, et sans tenir compte des reconnaissances envoyées en dehors de l'itinéraire principal qui porteraient à 7.500 kilomètres environ les levés de terrain faits, tant par M. Foureau lui-même que par les officiers de l'escorte. Elle entrait enfin sur un territoire organisé et avait le droit de considérer sa tâche comme terminée.

De Bangui à Brazzaville, sur les bateaux à vapeur qui assurent la navigation sur l'Oubangui et le Congo, en chemin de fer de Brazzaville à Matadi, où le paquebot la *Ville de Pernambuco* devait nous prendre pour nous ramener en France, le voyage de retour ne fut plus qu'une promenade rapide à travers la colonie du Congo, accomplie dans des conditions de bien-être inconnues depuis longtemps. Depuis trop longtemps, hélas ! Beaucoup parmi nos tirailleurs étaient épuisés par les efforts qu'ils avaient dû faire et les privations qu'ils avaient subies, et succombèrent malgré ce bien-être tardif. Du moins, s'il ne fut pas possible de

les sauver, eûmes-nous la consolation d'adoucir leurs derniers moments en les entourant des soins qui leur avaient si longtemps manqué.

J'ai terminé, Messieurs. Je ne me dissimule pas combien est imparfait le récit que je viens de vous faire. Je serais heureux, pourtant, si, en vous montrant à l'œuvre nos tirailleurs algériens et sahariens, j'avais réussi à vous faire aimer davantage cette vaillante population indigène de l'Algérie qui, depuis un demi-siècle, a fourni à la France, pour toutes ses campagnes lointaines, des soldats incomparables par leur bravoure, leur endurance et leur discipline, mais surtout si j'avais pu vous faire partager mon admiration pour les valeureux chefs qui nous ont conduits.

L'un d'eux est revenu. Il publiera prochainement le récit de la mission, et, sous sa plume autorisée, vous retrouverez bien mieux que dans l'ébauche imparfaite que je vous sou mets aujourd'hui les preuves de la sagesse, de la fermeté, du sang-froid inaltérables dont il eut besoin pour mener à bonne fin la tâche qui lui était confiée. Vous y trouverez aussi de nombreux renseignements sur les pays parcourus, leurs habitants et leurs productions, et vous admirerez la précision de ces renseignements obtenus avec une science et une méthode auxquelles des voix plus autorisées que la mienne ont déjà su rendre hommage.

L'autre est tombé là bas, sous une balle aveugle, au moment où sa tâche était terminée. Mais cette mort cruelle, qui constitue pour le pays aussi bien que pour la mission saharienne elle-même une perte irréparable, ne doit point nous faire oublier l'admirable abnégation qui lui fit accepter, pour le triomphe de l'idée à laquelle il avait offert sa vie, une situation secondaire qu'il eût pu considérer comme indigne de lui ; ni l'indomptable énergie qu'il dut déployer chaque jour ; ni la science militaire enfin, grâce à laquelle il sut rendre décisive une campagne de 3 mois contre l'un des plus dangereux tyrans que ce siècle ait vus dans le continent noir.

Et si je suis venu aujourd'hui parler devant vous, ce n'est pas pour le vain plaisir de raconter ce que j'ai pu voir, mais parce que j'ai considéré comme le plus sacré des devoirs d'apporter mon humble tribut à la glorification du commandant Lamy.

La ville natale du commandant Lamy a eu la pieuse pensée d'élever un monument à ce valeureux officier; une souscription est ouverte. La Société de géographie de Poitiers s'inscrit pour une somme de 50 francs et prie les personnes qui voudraient envoyer leur offrande de s'adresser à M. Perdoux, rue Boncenne (Banque Bougère), trésorier de la Société de géographie, chargé de recueillir les souscriptions de nos compatriotes.



FIN

